



Ordre des traducteurs, terminologues
et interprètes agréés du Québec

Circuit

www.ottiaq.org

LA TRADUCTION LITTÉRAIRE : S'OUVRIRE AU MONDE





Ottawa

240, rue Bank, Bureau 600
Ottawa (Ontario) Canada K2P 1X4
Tél.: +1-613-233-8465

Montréal

1751, rue Richardson, Local 6.101
Montréal (Québec) Canada H3K 1G6
Tél.: +1-514-989-9465

sales@terminotix.com
www.terminotix.com



Le pouvoir des mots

Des produits pour répondre à vos besoins ou compléter vos outils existants

AlignFactory

L'outil d'alignement automatisé le plus robuste sur le marché. Un complément à votre mémoire de traduction ou outil de recherche plein texte.

LogiTerm

Un outil de recherche pour votre terminologie, vos bitextes et vos archives plein texte. Inclut aussi des outils de traduction, de terminologie de conversion de données et d'alignement.

LogiTermWeb

Un outil de recherche Web pour votre terminologie, vos bitextes et vos archives plein texte. Inclut aussi une base de référence pour vos consignes internes ainsi que des outils de traduction, de terminologie, de conversion de données et d'alignement.

SynchroTerm

Un puissant outil de dépouillement bilingue pour extraire rapidement des termes et créer des fiches à partir de corpus bilingues.

TransSearch

Un service de concordancier bilingue de traductions existantes que vous consultez sur le Web.

Invitation au voyage



Yolande Amzallag, trad. a.

Aux professionnels de « l'industrie de la langue » que nous sommes, le thème de ce numéro pourrait paraître éloigné de toute préoccupation quotidienne. Or, une certaine sagesse nous enseigne qu'il faut savoir s'égarer pour mieux retrouver son chemin. Nous vous invitons donc à parcourir le monde en compagnie des collaborateurs à ce dossier, et à redécouvrir les joies et les écueils de cette grande traversée qu'est le passage d'une langue de départ à une langue d'arrivée.

Dans son essai intitulé *Défi et bonheur de la traduction*¹, Paul Ricoeur nous propose l'heureux concept de « l'hospitalité langagière », un échange où « le plaisir d'habiter la langue de l'autre est compensé par le plaisir de recevoir chez soi, dans sa propre demeure d'accueil, la parole de l'étranger ». Comme le rappelle Corinne Atlan, traduire c'est trouver, à mi-chemin entre deux univers culturels, un « espace de liberté créatrice », un « tiers-lieu » où l'on puisse exploiter toutes les richesses de sa propre langue pour « donner à sentir... l'intégralité de ce qu'[on] perçoit ». Un voyage dans le texte, mais aussi dans l'espace, car en franchissant la distance d'une langue à une autre, on rapproche les paysages culturels les plus lointains. Du Japon à la France, des Pays-Bas au Québec, de l'Acadie à la Pologne, on découvre dans ce numéro que la traduction est le prétexte d'un florilège d'échanges et une voie privilégiée de promotion des littératures nationales. Et quel meilleur compagnon de voyage que la musique? Pour rendre ces « connotations à demi-muettes... qui flottent... entre les signes »², il faut, comme Sophie Voillot et Rachel Martinez, savoir faire ses gammes et maîtriser l'art d'écouter la musique que dégage le texte pour la transposer dans des tonalités concordantes. Audible dans le texte, le traducteur n'en demeure pas moins invisible dans la plupart des cas, comme en témoignent les participants à une émission spéciale de CBC Radio consacrée à la traduction littéraire.

Mais si, comme Ève Renaud le fait avec tant d'humour, on remonte à la vocation première de la traduction, on se rappelle que celle-ci consiste à permettre aux œuvres de traverser le temps. Ce défi, Françoise Morvan le relève sans compromis en poussant « l'épreuve de l'étranger » jusqu'à la bizarrerie. À l'ère de *Baby Einstein*, elle ose publier un recueil de comptines et tirer du sommeil de l'oubli les charmants *nursery rhymes* et dessins d'Arthur Rackham. Curieusement, c'est la romantique Madame de Rochmondet qui nous ramène à la modernité avec ses *Études*, véritable guide pratique de la traduction avant la lettre. Nous avons parcouru un long chemin depuis, et l'avènement de la linguistique, de la traductologie et de la terminologie au rang des disciplines scientifiques a donné naissance à de nouvelles spécialités, dont la toute dernière « localisation ». Pour réaliser l'idéal de l'intelligibilité du monde, devons-nous nous plier à toutes les lois du marché, renoncer aux richesses de la diversité culturelle, aplanir nos particularismes et nous astreindre à pratiquer une langue « internationalisée »? Mondialisation ne devrait pas être synonyme d'uniformisation. Aujourd'hui, notre défi en tant que langagiers ne consiste pas tant à appliquer des règles de pratique qu'à les dépasser pour retrouver le potentiel littéraire de nos langues et y aménager nos propres espaces de liberté créatrice.

Je vous invite à tenter l'aventure de ce numéro qui, j'en suis sûre, en vaudra le détour.

1. P. Ricoeur, *Sur la traduction*, Bayard, Paris 2004
2. *Ibid.*

Depuis 1975, estimant que les traducteurs méritent la même reconnaissance que les autres artistes, l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada (ATTLC) fait la promotion de l'art de la traduction littéraire. Et elle a de belles réussites à son actif, que l'on pense à la mention du traducteur en page couverture ou en page titre des livres, ou à la création du Centre international de traduction littéraire de Banff, pour lesquels l'ATTLC a joué un rôle clé. Sans oublier le Prix John-Glassco, qu'elle décerne chaque année pour souligner une première traduction littéraire publiée sous forme de livre. L'ATTLC organise diverses activités à l'échelle du pays (voir son site).

Dossier

5

Nous explorons cette fois la traduction littéraire, telle qu'elle se pratique ici et ailleurs.

Sur le vif

19

Du nouveau dans le programme de formation à l'interprétation en langue des signes de l'UQAM; la saison des prix; *Échappées sur le futur*; *Notes et contrenotes*.

Des livres

21

La terminologie au Canada. Histoire d'une profession; le rôle de la traduction dans la pénétration culturelle en contexte de mondialisation; *Nouveautés*.

Des revues

25

Deux anniversaires; les États-Unis sous la loupe; environnement et brevets internationaux; l'éradication du *chinglish* à Beijing.

Pages d'histoire

26

M^{me} G. M. de Rochmondet, traductologue avant la lettre.

Des mots

28

Les mots français du Web 2.0 : la confusion règne dans la documentation.

À titre professionnel

29

Le contrat de service n'est pas encore très utilisé par les langagiers. Pourtant, il comporte des avantages indéniables.

Des techniques

30

Les professionnels de la localisation : qui sont-ils ? que font-ils ?

Publié quatre fois l'an par l'Ordre des traducteurs,
terminologues et interprètes agréés du Québec

Ordre des traducteurs, terminologues
et interprètes agréés du Québec

Circuit

2021, avenue Union, bureau 1108
Montréal (Québec) H3A 2S9
Tél. : 514 845-4411, Téléc. : 514 845-9903
Courriel : circuit@ottiaq.org
Site Web : www.ottiaq.org

Vice-président, Communications — OTTIAQ

François Abraham

Directrice

Yolande Amzallag

Rédactrice en chef

Gloria Kearns

Rédaction

Michel Buttiens, Philippe Caignon (*Des mots*), Brigitte Charest (*Des revues*), Pierre Cloutier (*Pages d'histoire*), Marie-Pierre Héту (*Des techniques*), Didier Lafond (*Curiosités*), Solange Lapierre (*Des livres*), Barbara McClintock, Éric Poirier, Eve Renaud (*Sur le vif*)

Dossier

Brigitte Charest et Didier Lafond

Ont collaboré à ce numéro

Claudia Cieri, Anouk Jaccarini, Margaret Jackson, Louis Jolicoeur, Benoit Léger, Alice Massot, Denise Merkle, Françoise Morvan, Thérèse Romer, Garry Szulewski, Julie Thibault, Suzanne Villeneuve, Elisabeth Wörle

Direction artistique, éditique, préresse et impression

Mardigrave

Publicité

Catherine Guillemette-Bédard, OTTIAQ

Tél. : 514 845-4411, poste 225 • Téléc. : 514 845-9903

Avis aux auteurs : Veuillez envoyer votre article à l'attention de *Circuit*, sous format RTF, sur CD-Rom ou par courrier électronique.

Droits de reproduction

Toutes les demandes de reproduction doivent être acheminées à Copibec (reproduction papier).

Tél. : 514 288-1664 • 1 800 717-2022 licences@copibec.qc.ca

La rédaction est responsable du choix des textes publiés, mais les opinions exprimées n'engagent que les auteurs. L'éditeur n'assume aucune responsabilité en ce qui concerne les annonces paraissant dans *Circuit*.

© OTTIAQ

Dépôt légal - 1^{er} trimestre 2009

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ISSN 0821-1876

Tarif d'abonnement

Membres de l'OTTIAQ : abonnement gratuit

Non-membres : 1 an, 40,26 \$; 2 ans, 74,77 \$. Étudiants inscrits

à l'OTTIAQ : 28,76 \$. À l'extérieur du Canada : 1 an, 46,01 \$; 2 ans,

86,27 \$. Toutes les taxes sont comprises. Chèque ou mandat-

poste à l'ordre de « *Circuit* OTTIAQ » (voir adresse ci-dessus).

Cartes de crédit American Express, MasterCard, Visa :

www.ottiaq.org/publications/circuit_fr.php

Ordre des traducteurs, terminologues
et interprètes agréés du Québec

Aux grands mots, les grands moyens.



Imprimé sur papier recyclé 30 % postconsommation (couverture)
et 100 % postconsommation (pages intérieures), fabriqué avec des
fibres désencrées sans chlore, à partir d'une énergie récupérée, le biogaz.



Deux fois lauréat du Prix de la meilleure
publication nationale en traduction de la
Fédération internationale des traducteurs.

échos

**Nous aimons
vous lire.
Écrivez-nous
pour nous
faire part
de vos
commentaires.**

2021, avenue Union, bureau 1108
Montréal (Québec) H3A 2S9
Tél. : 514 845-4411
Téléc. : 514 845-9903
Courriel : circuit@ottiaq.org
Site Web : www.ottiaq.org

Profitez de la **MEILLEURE OFFRE** *
pour vos assurances automobile et habitation



- Économie d'au moins 10 % sur vos polices
- Primes garanties 24 mois

Protégez vos **ACTIVITÉS PROFESSIONNELLES**
et votre **ENTREPRISE**



- Que vous soyez travailleur autonome ou que votre entreprise ait pignon sur rue.

Bénéficiez aussi d'une **FOULE D'AVANTAGES** sur les protections suivantes :

- Assurances vie, accidents, invalidité
- Assurance médicaments
- Assurance voyage
- Assurances maladie, soins dentaires et frais généraux
- Assurance juridique

1 877 807-3756 www.dplm.com/ottiaq



Ordre des traducteurs, terminologues
et interprètes agréés du Québec

* Certaines conditions s'appliquent.

**DALE
PARIZEAU
LMI**
Cabinet d'assurance financière

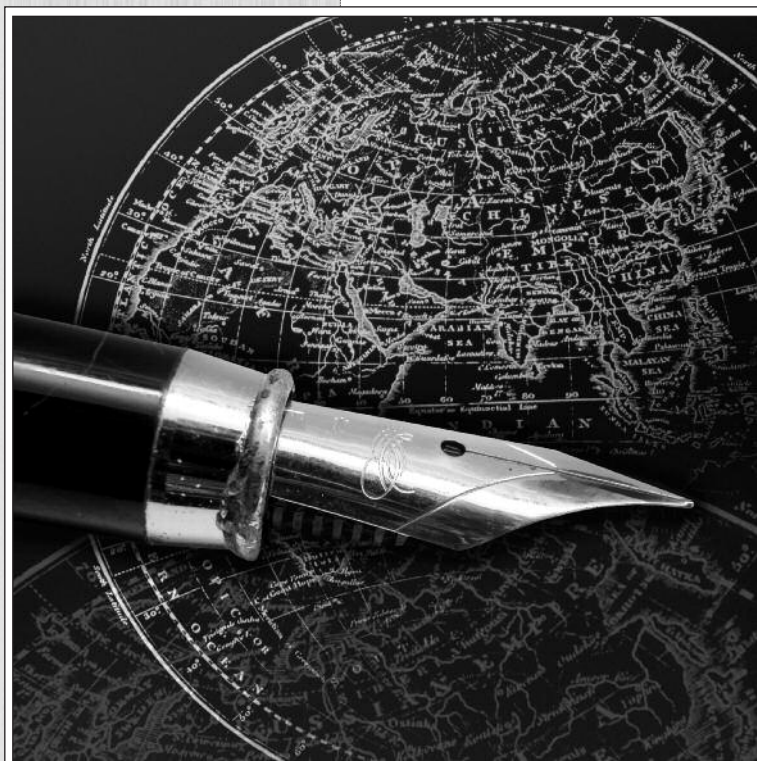
Échos d'ici et d'ailleurs

« Il y a dans la traduction une manière provisoire de se mesurer
à ce qui rend les langues étrangères l'une à l'autre »

— Walter Benjamin

Dans *Dire presque la même chose – Expériences de traduction (Dire quasi la stessa cosa – Esperienze di traduzione)*, paru récemment, Umberto Eco cite l'exemple du mot « chaumière », qu'il avait à rendre en italien en traduisant *Sylvie*, de Gérard de Nerval, ce mot n'existant pas en italien. Il nous décrit la démarche qu'il a suivie, les choix qu'il a faits, avec les restrictions que ce parti pris imposait. Umberto Eco nous enseigne ou nous rappelle que le mot à mot est impossible, voire absurde ; selon lui, la traduction est l'art de passer d'un univers culturel à l'autre, en négociant à la bourse interculturelle des équivalences stylistiques les choix que tout traducteur impose à son lectorat. Dans une entrevue accordée à la presse allemande, Burkhard Kroeber, le traducteur attitré d'Umberto Eco pour l'allemand, a déclaré qu'il se concevait comme un second auteur ou un auteur-assistant, d'où l'importance à ses yeux qu'un auteur soit toujours traduit par la même personne. Il compare l'art de la traduction à la démarche d'un musicien qui, avant d'interpréter une composition musicale, doit sentir et s'approprier la partition. Dans les entrevues menées pour ce dossier, la musicalité et la mélodie de la langue dominant en mode majeur !

Nous vous invitons donc à explorer les franges de l'indicible et à découvrir les méthodes qu'appliquent nos interprètes du « dire presque la même chose » pour retranscrire les partitions qui leur sont confiées, qu'il s'agisse de romans, de comptines ou de haïkus. Nous assistons, à l'échelle mondiale, à la mise en place de programmes de résidence pour les traducteurs littéraires au cours desquels ces derniers peuvent échanger leurs points de vue sur l'œuvre et son auteur, certaines de ces rencontres rassemblant les traducteurs d'un même auteur dans différentes langues, que ce soit à Banff ou au Japon !



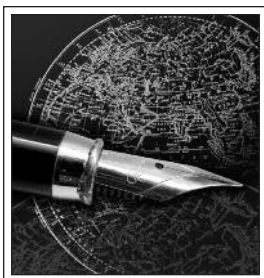
**Brigitte Charest, trad. a.
Didier Lafond**

La langue comme instrument de transposition littéraire



*Sophie Voillot
a longtemps
pratiqué la
traduction
technique avant
de s'orienter vers
la littérature.
Elle a été lauréate
du Prix du
Gouverneur
général en 2006
avec Un jardin de
papier et finaliste
en 2007 avec La
fin de l'alphabet.*

Propos recueillis
par Didier Lafond



Circuit : Comment êtes-vous devenue traductrice littéraire ?

Sophie Voillot : Comme beaucoup de traducteurs, je suis assez introvertie. J'ai passé toute mon enfance le nez dans les livres. À l'époque où nous avons quitté la France, l'année de mes dix ans, la littérature m'a servi de cocon protecteur. En 1995, dans le cadre de mes études en traduction à l'Université de Montréal, j'ai suivi un cours de traduction littéraire et j'ai adoré ça. Alors, en 2004, quand un ami m'a parlé des éditions Alto et de leur projet de publier une traduction par saison, j'ai écrit à Antoine Tanguay. Au début, pour *Miles et Isabel* et *Un jardin de papier*, nous étions plusieurs à traduire le même passage sous un pseudonyme et les deux fois, j'ai eu l'heureuse surprise d'être sélectionnée. Ensuite, j'ai eu une autre heureuse surprise : celle de recevoir le Prix du Gouverneur général en 2006 pour *Un jardin de papier*. Depuis, c'est Antoine Tanguay qui me propose des romans, et la décision d'accepter ou non me revient. Donc, de Thomas Wharton j'ai traduit *Salamander* sous le nom de *Un jardin de papier*, et *Logogryphe*, qui est un *companion book*. Ces deux livres portent sur le même thème, le livre rêvé, le livre dans le monde et le monde dans le livre — c'est un véritable univers créé de toutes pièces autour du livre.

C : Vous avez rendu *Salamander* par *Un jardin de papier* ; qu'est-ce qui a motivé votre choix ? Et *Logogryphe*, pouvez-vous nous en donner l'étymologie ?

S. V. : On ne pouvait pas prendre « La salamandre » pour titre parce qu'il y avait déjà trop de références en français, d'abord avec le film culte d'Alain Tanner, puis avec un roman de Jean-Christophe Rufin, sans compter la traduction d'un autre roman, signé Morris West cette fois. Alors on a décidé de trouver un titre dans le roman lui-même. Finalement, on a opté pour *Un jardin de papier* qui est le titre de l'une des parties de l'ouvrage, et qui illustre de façon assez poétique ce qu'est le livre pour Thomas Wharton.

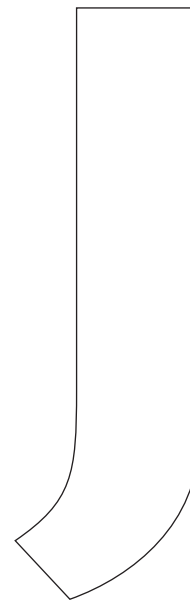
Pour ce qui est du mot « logogryphe », j'ai découvert que la citation de Borges qui commence le livre est un faux. Il n'y a aucun ouvrage de Borges intitulé *Le Gryphon*, mais c'est une allusion à la salamandre, justement, et au logogryphe qui, on l'apprend en lisant l'ouvrage, est une bête mythique, faite de mots, et qui vit dans les livres. Quant au logogryphe, avec un « i » et non un « y », on trouve dans le *Grand Robert* la définition suivante : 1. Énigme où l'on

donne à deviner plusieurs mots formés des mêmes lettres (ex. : le mot qui contient *nage* et *orge* est *orange*). 2. Fig. et littér. Langage, discours obscur, inintelligible.

C : Vous comptiez parmi les finalistes du Prix du Gouverneur général pour votre traduction du livre *The End of the Alphabet*, de C. S. Richardson. Quelles furent les difficultés de cette œuvre ?

S. V. : *The End of the Alphabet* est l'œuvre d'un artiste visuel. J'ai demandé à C. S. Richardson s'il avait d'abord tracé les grandes lignes comme pour un croquis, puis ajouté les détails, et il m'a dit oui, et qu'ensuite il avait même effacé ce qui était en trop. Ça donne un roman très économique où chaque mot compte.

E CROIS QUE MA FIDÉLITÉ
VA D'ABORD AU TEXTE
LUI-MÊME, CE QUI REVIENT
À DIRE À L'AUTEUR.



Je me suis beaucoup amusée à trouver des équivalents pour les animaux correspondant à chaque lettre de l'alphabet : A comme anaconda, B comme bécasse, C comme crapaud (...) G comme un gecko dans la jungle du Gabon, H comme un hérisson haultant dans une hacienda... L'auteur prévient le lecteur : « Lorsque son père lui demanda pourquoi le A n'était pas représenté par un avion, le B par une

baleine et le C par un chat, le jeune Ambroise lui expliqua que les choses ne se passent pas toujours exactement comme on s'y attend. » Je devais donc faire comme Ambroise et trouver des équivalents peu communs. J'ai encore dans mes dossiers plusieurs images d'abécédaires illustrés par des animaux!

C. : La traduction littéraire est un contrat que l'on peut — arbitrairement — ramener à une entente entre l'auteur, le lecteur et l'œuvre. À quelle partie prêtez-vous allégeance ?

S. V. : C'est une question difficile. Je crois que ma fidélité va d'abord au texte lui-même, ce qui revient à dire à l'auteur. Thomas Wharton aime les mots rares : dans *Un jardin de papier*, je suis partie à la pêche aux mots rares, que j'ai défendus ensuite auprès du réviseur. Par exemple : le métamorphisme du château (*the metamorphic nature of the castle*). À proprement parler, « métamorphisme » est un terme de géologie. Il a fallu que j'insiste un peu pour faire valoir que c'était un usage métaphorique, poétique. Le ton, le rythme, le souffle appartiennent au texte d'arrivée, c'est-à-dire au lecteur. Je crois qu'en littérature comme en poésie, on écrit d'abord pour l'oral.

C. : On se rapproche alors de la musique. Comme vous le disiez dans votre allocution à l'occasion de la remise des Prix littéraires du Gouverneur général en décembre 2006 : « Traduire, c'est donc tout d'abord déchiffrer une partition plus ou moins complexe, puis l'interpréter tout d'abord avec son instrument, c'est-à-dire sa langue, et puis avec sa sensibilité propre, c'est le chanter avec sa voix. C'est choisir parmi l'éventail de toutes les façons possibles de transposer chaque phrase, parmi tous les énoncés possibles, plus ou moins synonymes, celui qui rendra le plus justice à la symphonie composée par l'auteur. » Vous arrive-t-il de travailler en collaboration avec les auteurs ?

S. V. : J'ai déjà essayé de poser des questions aux auteurs, mais pour eux, le livre est très loin dans le passé. Alors je passe mon temps sur Internet. Dans *Miles et Isabel*, la jeune fille parcourt toute l'Australie. J'avais un plan de Sydney. J'ai trouvé une photo du parc où la petite fille fait sa première ascension en ballon. En effet, dans ce livre, l'action se déroule au début du XX^e siècle, à la naissance de l'aviation.

Dans ce parc, il y avait des *barracks* ; je ne l'ai pas traduit parce que c'est le nom d'un bâtiment militaire de Hyde Park, à Sydney. Mais quelques pages plus loin, le ballon dans lequel Isabel a volé s'éloigne vers la caserne des bagnards (*convicts barracks*). Là, j'ai béni la fonction de recherche d'images de Google, parce que je n'arrivais pas à imaginer de quoi ces « baraquements » avaient l'air. (www.sydney-australia.biz/photos/city-central/hyde-park-barracks.php)

C. : Faites-vous des recherches pour vous « immerger » dans une certaine époque ou dans un contexte scientifique ?

S. V. : Un des grands plaisirs de la traduction littéraire est cette immersion, la plus totale possible. Tous les traducteurs font ça : chaque texte qu'on traduit nous emmène en voyage, que ce soit dans les méandres de la commutation téléphonique ou les derniers soubresauts de l'économie américaine. Après on oublie et on recommence avec le texte suivant. À cette différence près qu'avec la littérature, je reste riche de chaque voyage. C'est une chance.

L'été dernier, quand je traduisais *Parfum de poussière* (*De Niro's Game*), de Rawi Hage, je me suis plongée dans la culture arabe et libanaise. J'écoutais Fairouz, Khaled, Rachid Taha. J'ai visionné *West Beyrouth*, un film de 1998 où deux adolescents vivent la même guerre que Bassam et Georges, mais du côté musulman.

Dans *Galveston*, de Paul Quarrington, traduit sous le titre de *L'œil de Claire*, l'action se passe sur un îlot imaginaire dans les Antilles. Il y a des chasseurs d'orages, des vacanciers ; dans leur vie, l'ouragan est une métaphore pour les forces du destin. Le domaine de spécialité, c'est la météo ; j'avais une personne-ressource auprès d'un site québécois de chasseurs d'orages, qui me répondait tout de suite. Mais j'ai fait une erreur qu'a signalée une météorologue. Le problème, c'est que Claire est le nom de l'ouragan. Évidemment, en anglais, on n'a pas la question du genre. L'auteur personnifiait énormément cet ouragan, et au féminin je ne pouvais pas utiliser « l'ouragan », alors j'ai mis « la tornade ». Jongler avec la métaphore et la justesse en évitant l'erreur scientifique, c'est là tout le défi.

C. : Comment appréhendez-vous les néologismes dans la langue source ?

S. V. : Pour *Logogryphe*, dans le texte sur l'Atlantide, inventer des mots fut une démarche très ludique. C'est un livre à tiroirs. La difficulté résidait dans le fait que c'est un condensé de petites nouvelles — il fallait passer d'un univers à l'autre. Sur le plan linguistique, ce qui fut difficile, c'est l'histoire contenant les mots inventés ; mais je considère cette activité comme un jeu, j'aime traduire — et plus c'est difficile, mieux c'est.

C. : Comment réinvente-t-on un mot inventé ?

S. V. : En décodant comment a procédé l'auteur. Par exemple, il a créé un nom de poisson en amalgamant deux noms de poissons ; j'ai donc choisi deux poissons français, pour leur sonorité [*godfish* and *spiritfin* — manguille et espadon]. Toujours dans *Logogryphe*, j'ai rendu *steam-driven wavecar* par « vaguot à vapeur ».

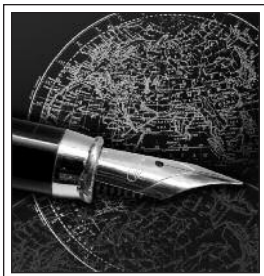
Comme en poésie, il faut parfois s'éloigner du sens strict en prenant des libertés tout en donnant le même effet, comme des cordes qui vibrent ; interprète et traducteur peuvent être vus comme des quasi-synonymes, par exemple Nina Simone qui chante Brel, c'est le texte de Brel, mais avec sa voix à elle — pour moi, c'est un peu une métaphore de la traduction littéraire.



Corinne Atlan, entre Occident et Extrême-Orient

○
Traductrice
littéraire, Corinne
Atlan a traduit
depuis 1989 plus de
quarante romans
japonais, dont *Le
Bouddha blanc*, de
Hitonari Tsuji, qui
a obtenu en 1999
le prix Fémina
Étranger. Elle est
également lauréate
du prix Konishi de
la traduction
franco-japonaise
2003 pour ses
traductions de
Haruki Murakami.
Elle partage sa vie
entre Paris et
Kyoto.

Propos recueillis
par Didier Lafond



Circuit : Dans votre essai *Entre deux mondes*, vous évoquez les difficultés de traduction inhérentes à la langue et à la culture japonaises — les idéogrammes et une vision de l'existence issue du bouddhisme. Comment rendez-vous l'« étrangeté » de la pensée japonaise en français ?

Corinne Atlan : Je pose comme principe qu'il subsiste toujours une part intransmissible et qu'il faut l'accepter. Ce n'est pas un aveu d'échec, bien au contraire, car c'est précisément dans cet espace-là que se déploie la « liberté créatrice » du traducteur, la façon dont, avec ses mots propres, il va donner à sentir malgré tout l'intégralité de ce qu'il perçoit. Il y a une étrangeté intrinsèque à l'ordre des phrases, à la façon de développer (ou non) une histoire, car l'art d'écrire japonais « juxtapose » une mosaïque de détails plus souvent qu'il ne « déroule » un récit. Cela, la traduction en rend compte aisément en suivant le souffle du texte, sa ponctuation. On voit immédiatement que le texte, même transposé en français, suit une logique autre.

Pour le reste, il importe de ressentir profondément la qualité « émotionnelle » du texte source pour trouver le style, les vocables correspondant le mieux. Curieusement, c'est souvent en cherchant les équivalences les plus claires possible (donc le moins « étranges » possible) que l'on parvient à décrypter au mieux cette « étrangeté ». Étiemble a dit à propos de la traduction du japonais : « Si l'on ne connaît pas bien toutes les ressources de la langue d'arrivée, on n'obtiendra qu'une œuvre exacte (à la rigueur) mais informe, où rien ne passera de ce qui fait la beauté de la langue de départ. »

C. : Pouvez-vous nous décrire vos techniques de traduction ? Pour les œuvres à caractère historique, comment procédez-vous ?

C. A. : Aspect purement technique et aspect créatif sont complémentaires en traduction. Je lis le texte en japonais, puis je le réécris en français phrase par phrase, en cherchant les mots, en cas de difficulté, dans les encyclopédies plutôt que dans les dictionnaires japonais-français. Lorsque je suis devant un vrai problème de compréhension, je le laisse de côté car, souvent, le contexte éclaire le sens par la suite. Il est donc très important de traduire le texte en entier et de retravailler ensuite cette matière brute. C'est primordial tant pour le sens que pour le style, car il faut être déjà bien imprégné du texte pour avoir une perception précise du style à adopter en français. Au final, je relis autant que possible ma traduction à voix

haute pour voir si « ça passe » ou pas... Voilà pour l'aspect technique.

Pour le reste, cela m'échappe un peu : il y a en moi une « lectrice » japonaise et une « écrivaine » française qui se rencontrent autour d'un texte. Décrire précisément cette alchimie me semble impossible. Ce sont deux mondes différents et qui pourtant se rejoignent, dans un « tiers-lieu » que seuls les traducteurs connaissent. Traduire nécessite un travail très précis de « tâcheron », et écrire un texte littéraire en français exige naturellement beaucoup de relectures et de corrections. Pourtant, il y a aussi, me semble-t-il, dans l'acte de traduire quelque chose qui échappe à la rationalité.

Pour les romans historiques, c'est assez simple : il faut faire des recherches, trouver des sources (parfois celles-là mêmes qu'a utilisées l'auteur), et cela me passionne. *La Favorite*, d'Inoue Yasushi, m'a obligée à me pencher sur la Chine des Tang. Les connaissances ainsi acquises me sont actuellement très utiles pour traduire la *Vie de Kūkai*, de Shiba Ryōtarō, car ce moine japonais a vécu en Chine à cette époque.

C. : Comment appréhendez-vous les néologismes dans la langue source ? Dans *La fin des temps*, de Haruki Murakami, il est question de « Ténébrides », des monstres vivant dans les profondeurs de Tokyo. Que signifient les idéogrammes utilisés pour nommer ces monstres ?

C. A. : Yami-kuro, « ténèbre-noir », est un néologisme créé par H. Murakami. Si l'auteur invente un terme, le traducteur se doit de le rendre par un terme également inventé dans sa propre langue. Disons que j'ai voulu rendre l'idée de noirceur et de mystère de ce terme. H. Murakami dit qu'il aime bien que ses traducteurs fassent preuve de créativité. Ses propres traductions de l'anglais (comme celle de *The Catcher in the Rye*, de J. D. Salinger) sont réputées au Japon et il se passionne pour les questions de traduction. Quelques contresens de détail ne le dérangent pas, dit-il, du moment que le « souffle » de l'œuvre est présent !

C. : Vous avez été lauréate du programme de résidence de l'Association française d'action artistique à la Villa Kujoyama, à Kyoto, pour un projet de roman historique : *Le monastère de l'aube* (Albin Michel, 2006). Votre profession de traductrice littéraire a-t-elle interféré avec votre œuvre de création romanesque ?

C. A. : Tout au long de mon travail d'écriture, j'avais la sensation de traduire « sans filet ». Je suis

partie d'une simple idée, et ne savais pas exactement où j'allais. Mais j'avais confiance. C'est H. Murakami qui m'a appris cela : une construction de base est certes nécessaire mais, à un moment donné, le récit et les personnages se mettent à vivre « tout seuls ». L'auteur a l'impression que l'histoire se déroule indépendamment de lui. Quand cela arrive, on sent que le livre va exister vraiment.

Je me méfie des automatismes : l'automatisme en traduction me semble correspondre au « cliché » en écriture. Il faut une attention vigilante pour ne pas tomber dans ce travers. Dans *Le monastère de l'aube*, j'ai dû effectivement « traduire » en français certains termes qui me venaient d'abord en japonais, mais mon propos était justement de faire comprendre les choses « en direct » à un lecteur francophone, et de lui montrer que cet univers n'est pas aussi éloigné du sien qu'il pourrait le croire. La dimension humaine qui transcende les cultures et les époques est en fait ce qui m'intéresse le plus : il y a peut-être un « humaniste » qui sommeille en chaque traducteur.

C. : Vous avez également traduit une œuvre du népali : *La fleur bleue du jacaranda*, de S. Parijat (Stock, 1996). En quoi cet exercice se distingue-t-il de la traduction de romans japonais ?

C. A. : C'est très différent pour deux raisons : ma connaissance du népali est surtout empirique. J'ai appris cette langue en vivant pendant dix ans dans ce pays, où j'ai enseigné le français. En outre, la langue népalaise écrite est très différente de la langue parlée. Comme le népali est très lié au sanskrit, on retrouve parfois des étymologies communes avec le français. Avec le japonais, on est toujours sur une autre « planète » linguistique. L'écriture en idéogrammes y est sans doute pour une grande part. Le devanagari (écriture sanskrite utilisée en népali) reste un alphabet.

C. : Dans *L'empire des signes*, Roland Barthes écrit : « Vous avez le droit, dit le haïku, d'être futile, court, ordinaire ; enfermez ce que vous voyez, ce que vous sentez dans un mince horizon de mots, et vous intéresserez ; [...] votre phrase, quelle qu'elle soit, énoncera une leçon, libérera un symbole, vous serez profond. » Vous avez établi une anthologie de haïkus pour la collection Poésie/Gallimard (*Haïku – Anthologie du poème court japonais*, 2002) en collaboration avec Zéno Bianu. Comment effectuez-vous cette transmutation du signe en mots ? La plume peut-elle se substituer au pinceau ?



A Wild Haruki Chase : cet ouvrage regroupe les actes du symposium « Comment le monde lit-il Murakami ? », tenu à Tokyo en 2006 avec une vingtaine de traducteurs de plusieurs pays, dont Corinne Atlan pour la France.

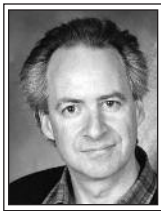
C. A. : Un second volet intitulé *Haïku du XX^e siècle* est paru en janvier 2008. Un de mes haïkus préférés : « Fourmi ! tu as beau grimper à la rose, le soleil est encore loin », de Shinohara Hōsaku. On y trouve à la fois la simplicité et l'immense profondeur caractéristiques du haïku. La « leçon de choses » en même temps que la « leçon de sagesse » : il me semble que le lien entre le concret et le spirituel est caractéristique de la façon japonaise — ou peut-être extrême-orientale — de penser le monde. Même au plus haut de la spiritualité, on n'est jamais loin de la réalité concrète.

J'admire la capacité de Roland Barthes à « porter le soupçon sur l'idéologie même de notre parole », selon ses propres termes. Je crois que toute œuvre traduite devrait être abordée ainsi. Or, c'est rarement le cas en France, où l'œuvre étrangère est plutôt « absorbée » dans le champ littéraire français, qui se l'approprie en quelque sorte.

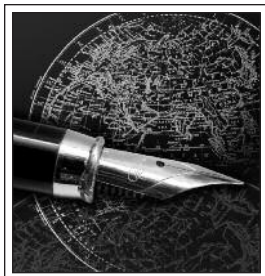
Dans le haïku, on a droit à la futilité parce que la profondeur y est incluse par essence, comme dans le trivial : ce sont des règles de base énoncées par Bashō. Écrire un haïku est d'autant plus complexe que les règles sont très strictes et que la profondeur la plus vertigineuse doit s'inscrire justement dans cette brièveté, associée à un cadre rigide (mot de saison, mot de césure, nombre de syllabes imposé). Pour traduire, « Poésie pour poésie ! » a été notre mot d'ordre, tout en respectant bien sûr les principes de brièveté et sobriété. Il reste une dimension de la langue japonaise dont le français ne peut rendre compte : celle de l'image. Nous voilà revenus aux idéogrammes : serait-ce la clé de « l'énigme » japonaise ? Je le crois un peu.



○
L'Observatoire de la traduction littéraire de l'Université Laval a été invité par le ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine du Québec, en novembre 2007, à étudier les outils de promotion de la littérature nationale des Pays-Bas et de la Belgique néerlandophone au moyen de la traduction, et à formuler des propositions pour le Québec. Le présent article résume le rapport de cette mission.



Par Louis Jolicoeur



La promotion d'une littérature nationale au moyen de la traduction

Les Pays-Bas ont une longue tradition d'appui à leur littérature nationale. Le ministère de l'Éducation, des Affaires culturelles et de la Science des Pays-Bas a mis sur pied deux fonds qui servent à financer des secteurs culturels plus difficiles à rentabiliser. Le Fonds voor de Letteren (FVL — Fonds des lettres des Pays-Bas) se consacre surtout à la promotion de la littérature néerlandaise en langue originale et à la traduction en néerlandais des littératures du monde. Le deuxième, le Nederlands Literair Productie en Vertalingenfonds (NLPVF — Fonds d'appui à la production et à la traduction de la littérature néerlandaise) nous intéresse de plus près, car c'est là que se concentrent les appuis à la traduction de la littérature néerlandaise dans les autres langues.

Le FVL, créé en 1965, dispose d'un budget annuel de 6 000 000 €, pour un pays d'un peu plus de 16 millions d'habitants, et offre des subventions annuelles à près de 200 auteurs et traducteurs. Quant au NLPVF, créé il y a près de 20 ans, il dispose d'un budget de 3 000 000 € qui sert surtout à financer la traduction d'œuvres littéraires néerlandaises, mais aussi à organiser des manifestations, notamment à l'occasion des grandes foires du livre, comme Francfort, Londres ou Bologne, à coordonner un programme d'écrivains en résidence, à offrir des prix de traduction et à financer la Maison des traducteurs d'Amsterdam. Cette Maison offre un contexte d'immersion et de réseautage à des traducteurs littéraires étrangers se consacrant à des auteurs néerlandais.

La Flandre et les Pays-Bas

La communauté néerlandophone de Belgique, s'inspirant des Pays-Bas, a décidé il y a quelques années d'utiliser de façon systématique la traduction littéraire comme moyen de diffusion de sa culture littéraire; suivant les pas de sa grande voisine, elle a créé le Fonds voor de Letteren (Fonds des lettres de Flandre).

La situation de la Flandre est intéressante à plusieurs égards pour le Québec. Les relations entre Flamands et Wallons ne sont pas sans rappeler les relations entre francophones et anglophones. En outre, les relations entre la Flandre et les Pays-Bas ont de nombreux points en commun avec les relations entre le Québec et la France, par exemple en matière de doublage de films, de publications, de traductions. Les différences linguistiques et culturelles

sont toutefois moins marquées qu'entre Québécois et Français, pour des raisons démographiques, historiques et culturelles évidentes.

Les différences sont nombreuses à d'autres égards. Les Flamands sont environ 6 millions, par rapport aux 16 millions de Hollandais. Leur pays, la Belgique, était sous l'autorité des Pays-Bas jusqu'en 1830. En outre, il est remarquable de voir qu'une majorité d'auteurs flamands publient aux Pays-Bas, les éditeurs littéraires flamands étant presque inexistantes. Cependant, des maisons d'édition commencent à voir le jour — en témoigne l'impressionnante Foire du livre d'Anvers —, et les particularités linguistiques flamandes sont désormais vues avec davantage d'ouverture de la part des Hollandais. Enfin, il faut observer que la création du Fonds semble avoir été vue par les Hollandais comme la démonstration de la maturité politique et littéraire des Flamands. Il reste que, si les auteurs flamands sont de plus en plus reconnus, les traducteurs, eux, ont toujours grand mal à percer auprès des éditeurs hollandais, qui craignent de voir leurs traductions empreintes de régionalismes. Cela n'est pas sans rappeler l'attitude de certains éditeurs français envers les traducteurs québécois, à la différence près que le Québec regorge d'éditeurs.

Le Fonds des lettres de Flandre

Le Fonds des lettres de Flandre, créé en 2000, contacte des éditeurs étrangers pour leur proposer des projets de traduction et il participe à des foires du livre, très souvent conjointement avec les fonds hollandais, dans une logique de financement et de représentation. En outre, le Fonds travaille étroitement avec le centre Het Beschrijf (littéralement : ce qui est écrit), association à but non lucratif visant à promouvoir les lettres flamandes, et qui est une initiative citoyenne. Het Beschrijf est logé à Bruxelles, à la Maison internationale des littératures Passa Porta, qui abrite le centre francophone Entrez Lire. Autre exemple de cette ouverture, le groupe flamand Ons Erfdeel (Notre héritage) réunit des publications qui diffusent la littérature flamande à l'international. Dirigé par Luc Devoldere, écrivain flamand, grand humaniste et francophile accompli, Ons Erfdeel publie en néerlandais, en français et en anglais. Une publication sur la littérature québécoise en traduction pourrait certainement venir se greffer aux activités de la Maison de la traduction proposée plus loin.

Réseau des traducteurs et traductrices en éducation

*Un regroupement professionnel
pas comme les autres*

Network of Translators in Education

*Not your everyday
professional organization*



www.rte-nte.ca
rte-nte@cmeq.ca

Enfin, le Fonds des lettres de Flandre peut compter sur la collaboration de la Maison de la traduction de Louvain, qui loge des traducteurs en résidence. La Belgique compte aussi une maison pour écrivains à Vollezele, près de Bruxelles, et un centre de traduction littéraire très dynamique, surtout à l'intention des traducteurs d'œuvres d'écrivains wallons, au château de Seneffe, en Wallonie. Aux Pays-Bas, outre la Maison des traducteurs, le Fonds d'appui à la production et à la traduction de la littérature néerlandaise gère un appartement dans le quartier universitaire du Spui, au-dessus de la célèbre librairie Athenae, et, à Bergen, une magnifique maison sert de résidence d'écrivains.

Un projet québécois ?

À notre avis, il faudrait mettre sur pied un projet québécois qui s'inspirerait de la structure adoptée par les Pays-Bas. Il faudrait en outre envisager la mise sur pied d'un Centre québécois de la traduction littéraire (CQTL) et d'une Maison de la traduction littéraire (MTL), inspirée de la Maison des traducteurs d'Amsterdam, qui tirerait profit aussi de l'expérience du Centre international de traduction littéraire de Banff, dont les réalisations sont impressionnantes aux yeux de plusieurs. La MTL devrait, comme celle d'Amsterdam, se trouver en pleine ville et devrait par ailleurs être située dans un milieu très francophone. Elle gagnerait sans doute à être installée à Québec, dans la vieille ville, et à établir une collaboration avec la Maison de la littérature hébergée à L'Institut Canadien — dont il faut saluer le projet de recevoir non seulement des écrivains, mais aussi des traducteurs.

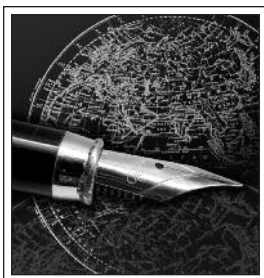
La Maison d'Amsterdam a le grand avantage d'accueillir plusieurs traducteurs. À Québec également, mieux vaudrait une structure modeste, mais permettant à plusieurs traducteurs de partager ressources et activités. La MTL devrait être financée par des fonds publics et être encadrée par des organismes comme l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada, le Centre international de traduction littéraire de Banff, l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec, l'Union des écrivaines et des écrivains québécois, le Conseil de la culture de la Ville de Québec, la Maison de la littérature de Québec et l'Observatoire de la traduction littéraire de l'Université Laval. Enfin, tout comme aux Pays-Bas, il faudrait faire le plus possible appel aux ressources en place et aux forces vives du secteur de la traduction littéraire.

L'enfance, un jardin secret à cultiver

○
Françoise Morvan,
qui a beaucoup
traduit pour le
théâtre et l'opéra,
raconte ici sa
passion pour les
comptines et
explique combien
la littérature
enfantine est mal
servie par l'édition
de nos jours.



Par Françoise Morvan



Pour commencer, disons-le : ma passion pour les rondes, les comptines et les berceuses a toujours été considérée comme une bizarrerie — une bizarrerie parmi tant d'autres, mais nettement plus étrange que mes collections d'histoires de lutins : le lutin est toujours susceptible de provoquer un certain intérêt; la comptine ne suscite au mieux qu'un embarras poli. Si bien intentionné que soit l'interlocuteur, je lis dans ses yeux une légère surprise, et cette surprise signifie : ce n'est pas de son âge.

La hulotte qui perd sa culotte

À douze ans, en classe de quatrième, prise en train de composer une chansonnette sur un hibou (la bonne sœur avait de grosses lunettes), c'est ce que je me suis entendu reprocher — et, de fait, quelle autre adolescente aurait daigné s'abaisser à de semblables puérités? Quel agrément, pendant un odieux cours de latin, de pianoter subrepticement un petit couplet sur le raton qui se moque du qu'en-dira-t-on, la hulotte qui perd sa culotte, le père fouettard qui sort du placard!... Ô consternation, sur les bancs de l'université, combien de prétendants potentiels ai-je ainsi perdus! Et pour une passion totalement désintéressée, puisque ces centaines de chansonnettes sont restées inédites : à part *La gavotte du mille-pattes*, publiée, par le plus grand des hasards, chez Actes Sud, ces comptines ont continué d'emplir de modestes carnets, que je recopie avec un plaisir intact dès que l'occasion se présente.

À l'origine de cette passion, un souvenir clair dans ma mémoire : j'ai huit ans, ma marraine vit dans un obscur village de Normandie. L'heure du repas est passée. La radio est allumée pour qui veut l'entendre. Et voilà une émission sur les comptines. Je m'approche du vieux poste de radio, je ne suis plus que passion, et terreur à l'idée qu'on puisse m'empêcher d'écouter... mais rien n'est interdit, ma marraine chante même avec moi...

La poésie enfantine en France : indifférence

Je n'ai plus jamais entendu d'émission de ce genre, ce qui, à soi seul, est révélateur de l'indifférence où est tenue la poésie enfantine en France. Mais, par le plus grand des hasards, j'ai eu l'occasion de participer à l'émission *L'île aux lapins* de Mikhaïl Iasnov à Pétersbourg : émission de poésie pour enfants,



écoutée par deux millions de personnes... Stupéfiante expérience : le premier blondinet venu, tout fier d'être invité à l'émission, vous récitant des poèmes de Marchak, de Tchoukovski ou de Mikhaïl Iasnov lui-même. Comment pourraient-ils être appréciés en France, quand tout le charme de leur poésie repose sur le cliquetis des mots, et que la rigueur du rythme et la précision de la rime ne sont plus prises en compte, ni par les auteurs, qu'ils écrivent pour les enfants ou non, ni par les traducteurs, ni par les instituteurs ou les éditeurs?

La perception de la forme semble s'être effacée au fil du temps, laissant place à une sorte d'indifférence : tout est possible, tout se vaut, tout se perd dans une prose approximative où flottent des rimes au hasard. En règle générale, le traducteur placé devant un poème n'a, d'ailleurs, rien de plus pressé que d'effacer les rimes et mettre les vers en prose : c'est la modernité qui l'exige ; la forme stricte est perçue comme vieillie — par les adultes, du moins, car l'enfant français n'est pas fait autrement que l'enfant russe, et le charme opère de la même façon lorsqu'un bambin entend une comptine qui lui plaît.

C'est sur cette passion que s'est greffée une autre activité bizarre, à savoir la mise en français des *nursery rhymes* qui nous valaient à l'occasion quelques cours d'anglais miraculeusement gratuits. Cette pratique n'était guère encouragée dans

ma famille. La situation a connu un brusque revirement lorsque, mère d'un gracieux poupon à peine âgé de dix-huit mois, je lui ai chanté ma version française de *Ladybird*, et que j'ai vu soudain ses yeux se remplir de larmes. Une fois, deux fois, trois fois reprise, la chanson provoquait le même effet : des larmes de ravissement et de mélancolie à la fois. Ce que j'avais éprouvé à entendre mes comptines quand j'avais huit ans, je le retrouvais là, mais chez une toute petite fille. Ma vocation a connu d'un coup un bond spectaculaire, quelques disques de *nursery rhymes* à l'appui, et avec, cette fois, un public en or...

Arthur Rackham : The Old Nursery Rhymes et aussi Peter Pan

Quatre ans plus tard, nous nous sommes retrouvées en Cornouailles et c'est là que nous sommes tombées sur les livres illustrés par Arthur Rackham (1867-1939). Nouvelle passion, d'autant plus vibrante qu'Arthur Rackham avait lui-même composé un recueil de ses *nursery rhymes* de prédilection : 162 chansons, formulettes, rondes, poèmes, devinettes et comptines, soigneusement classés, illustrés de 13 planches en couleurs et 78 dessins en noir et blanc comptant parmi les plus célèbres de Rackham. *Mother Goose. The Old Nursery Rhymes* est paru chez Heinemann à Londres en 1913, juste après *Peter Pan*, un autre chef-d'œuvre d'Arthur Rackham, alors à l'apogée de sa carrière. Il ne s'agit pas seulement d'un trésor inégalé de l'illustration, mais d'un livre venu de l'enfance et construit à partir de cette mémoire profonde qui donne ce halo d'angoisse et de douceur aux grandes œuvres écrites pour les enfants. « S'il y a beaucoup plus de *nursery rhymes* que je n'en ai mis dans ce livre, écrit Rackham, j'ai choisi celles que je connaissais le mieux du temps de mes propres jours d'enfance... » Ce n'est pas pour rien que la première lettrine figure l'illustrateur debout et que la dernière planche en couleurs le montre chauve et binoclard, mais si chic avec son nœud papillon à pois, tenant à l'écart sept sorcières et sept chats bondissants, pour illustrer la célèbre devinette mathématique.

*As I was going to St. Ives,
I met a man with seven wives;
Each wife had seven sacks,
Each sack had seven cats,
Each cat had seven kits :
Kits, cats, sacks, and wives,
How many were going to St. Ives ?*

Je me suis mise alors à rassembler toutes les chansons traduites depuis vingt ans et à compléter le recueil, avec l'intention de le présenter. Malheureusement, des vingt volumes proposés, seul le recueil de comptines a été retenu : il semble que Rackham passe de nos jours pour un illustrateur élitiste. Quand ses livres ont été diffusés à des millions

d'exemplaires... J'avais pensé que le livre attirerait l'attention sur Arthur Rackham, montrerait à quel point les préjugés sur le vieillissement des images étaient erronés. Je me suis donc engagée et je ne regrette pas l'expérience parce qu'elle est révélatrice, non seulement d'un état de l'édition, mais d'un état de la société. Vouloir tel type d'édition, tel type de travail, c'est aussi vouloir tel monde.

Qui décide du goût des enfants ?

Je suis, bien sûr, responsable du texte des chansons qui sont parues, et du texte des notes, mais non pas des exigences qui ont été posées par la suite. Respecter scrupuleusement l'édition pensée par Rackham était ma première exigence, mais c'était, paraît-il, impossible : il a fallu se limiter à trente-cinq textes. Pour rendre les dessins au trait acceptables à des enfants modernes, il fallait les placer sur des placards aux couleurs de panneaux publicitaires, vert pomme, orange, bleu ajax... Comment décide-t-on ainsi du goût des enfants ? Je tenais aussi à respecter en priorité la tonalité anglaise des chansons ; mais, soudainement, le directeur éditorial s'est avisé que la romancière américaine Susie Morgenstern, d'ailleurs charmante, pourrait chanter et que ce serait un « grand coup » éditorial... Et le livre est paru et a disparu — du moins n'en ai-je plus jamais entendu parler. Il m'arrive d'entrer dans des librairies, d'aller au « rayon jeunesse » et d'y trouver ces *Comptines de ma mère l'oie*, ce qui signifie qu'elles continuent d'être demandées par les lecteurs. Mais, si j'étais enfant, ou jeune parent, comment pourrais-je les voir parmi cette avalanche de produits nouveaux voués à être déblayés dans les semaines à venir ?

Si je ne regrette rien, c'est que cette expérience manifeste une forme de résistance. D'une part, les illustrations de Rackham gardent leur charme et leur élégance. D'autre part, la traduction de tels textes pose comme préalable l'acceptation du respect de la forme, vu qu'une chanson qui ne peut pas se chanter n'est pas une chanson. Une fois la mélodie prise en compte, ce qui est gage de liberté, c'est la possibilité de jouer, dans un cadre strict, avec le sens — c'est aussi ce qui définit le jeu des enfants baigné dans la latence du rêve... et je me dis que le passage d'une langue à l'autre reste alors, malgré tout, un exercice de liberté.



La traduction littéraire en mode mineur : Acadie 2007-2008

Par Denise Merkle

Les 29 et 30 août 2008, à l'Université de Moncton, s'est tenu le colloque *Antonine Maillet : 50 ans de carrière littéraire*. À cette occasion, Susanne Alexander, de Goose Lane Editions, la plus ancienne maison d'édition indépendante au Canada, a lancé la nouvelle traduction du classique acadien *La Sagouine*. Il est intéressant de noter qu'Antonine Maillet, écrivaine acadienne célèbre mondialement, est elle-même traductrice et jouit d'une grande renommée pour ses traductions de Shakespeare, entre autres.

Il existe une première traduction de *La Sagouine*, réalisée par Luis de Céspedes en 1979 à partir de la première édition de l'ouvrage. Quant à la nouvelle traduction, elle est basée sur l'édition augmentée publiée en 1974. Avec cette pièce, créée en 1971, Antonine Maillet a fait le pas entre la littérature acadienne orale et la littérature acadienne écrite, et a ainsi donné une voix aux Acadiens dans leur propre langue. Les monologues de la *Sagouine*, conçus pour un médium populaire, la radio, ont en effet été écrits en français acadien. Or, ceci présente un problème de taille pour un traducteur : dans quelle mesure est-il possible de reproduire l'innovation linguistique qui fait la richesse de l'original ?

Pour retraduire la pièce, on a cette fois fait appel au grand traducteur canadien Wayne Grady, qui a obtenu en 1985 le Prix John-Glassco pour une première traduction littéraire pour *Christopher Cartier of Hazelnut, Also known as Bear* [Christophe Cartier de la Noisette, dit Nounours (1981)], d'Antonine Maillet. En 1989, il recevait le Prix du Gouverneur général pour *On the Eighth Day* (1989) [*Le huitième jour* (1986)], toujours de la même auteure (traduction rééditée par Goose Lane Editions en 2006).

Par ailleurs, Goose Lane Editions a publié en 2007 la traduction anglaise du recueil de poésie *Béatitudes* (2007) d'Herménégilde Chiasson, produite par Jo-Anne Elder sous le titre de *Beatitudes*.

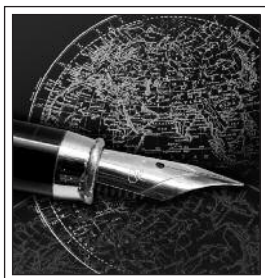
De l'Acadie à la Pologne

Dans un autre ordre d'idées, de 2007 à 2008, un projet novateur de traduction littéraire a mis en rapport l'Acadie et la Pologne. Teresa Tomaszkiwicz, de l'Institut de philologie romane de l'Université Adam Mickiewicz (Poznan, Pologne), a lancé un projet de traduction d'œuvres acadiennes en polonais, établissant ainsi le contact entre ces deux langues et ces deux cultures. En tant que professeure de traduction et de traductologie, elle souhaitait promouvoir le contact interculturel, encadrer les traducteurs professionnels apprentis et réfléchir sur des questions de traductologie. Dans le cadre d'un séminaire de maîtrise, six apprenties traductrices ont fait une traduction de six œuvres acadiennes. Elles ont dû faire face à la nouveauté des

textes à traduire des points de vue littéraire, linguistique et culturel, ainsi qu'à la difficulté de les faire passer dans une culture réceptrice qui ignore généralement la littérature acadienne. Agnieszka Kowalska a traduit *L'Acadien reprend son pays* de Claude LeBouthillier, Katarzyna Lach, *Petites difficultés d'existence* de France Daigle, Natalia Marczuk, *Oasis, Itinéraire de Delhi à Bombay* de Charles Pelletier, et Anna Szybiak, *Les portes tournantes* de Jacques Savoie. Pour sa part, Ewa Wiechcińska a traduit *La disgrâce de l'humanité : essai sur la torture*, de Serge Patrice Thibodeau. Enfin, Anna Wojciechowska a rendu en polonais deux nouvelles tirées de *Terre sur mer*, de Mario Thériault, soit « Clémence » et « La communion des mélomanes ». Alicja Żuchelkowska, également professeure de traduction à l'Université Adam Mickiewicz, a fait traduire par ses étudiants des fragments de *Marichette. Lettres acadiennes 1895-1898*, d'Émilie C. LeBlanc. Ses expériences pédagogiques et traductionnelles l'ont menée à la conclusion que traduire les romans acadiens en Pologne n'est possible qu'à condition de sensibiliser les étudiants aux différentes variétés du français. Elle croit le moment opportun de créer un espace favorable au débat sur la traduction des œuvres franco-canadiennes en Pologne.

Ce projet de traduction et d'encadrement a connu un tel succès que, pour l'année scolaire 2008-2009, Teresa Tomaszkiwicz a décidé de faire traduire par ses étudiants des textes littéraires produits par d'autres écrivains francophones minoritaires du Canada : « Mercy », de J.-M. Dalpé, « L'illuminé », du regretté Robert Dickson, « Le golfeur et la mort », de R. Marinier, publiés dans *Contes sudburois* (2001) ; « La défaite », de G. Bugnet, paru dans *Albertaines* (1991) ; « Supplément aux Mille et une Nuits d'Antoine Galland », de P. Karch, et « Buenos Aires », de L. Roy, publiés dans *Écriture franco-ontarienne d'aujourd'hui* (1989) ; de D. Poliquin, « Les trois sœurs » et « L'année prochaine », parus dans *Nouvelles de la capitale. Le Canon des Gobelins* (1995) ; un extrait tiré de *La trahison*, de L. Gareau (1998) ; et la nouvelle « Les filles d'Altigracia Carrasco », de S. Chaput, parue dans *Incidents de parcours : nouvelles* (2000). Les étudiants ont retenu quatre textes tirés de *Sous les mâts des Prairies. Anthologie littéraire fransaskoise et de l'Ouest canadien* (2000) : « Le voyage », de F. Levasseur-Ouimet, « Des êtres de plume », de F. Gervais, « Notre Patriote », de Perrette et « L'autobus numéro treize », de J. Julien. Enfin, les étudiants traduisent les *Légendes manitobaines*, de L. Picoux et E. Grolet (2002).

Pour en savoir plus sur ces expériences de traduction, on consultera le numéro inaugural d'*Alternative francophone* 1/1, A. Klimkiewicz et D. Merkle, dirs. (www.arts.ualberta.ca/AlternativeFrancophone/index.php/af/), lancé au mois de septembre 2008.



THE INVISIBLE TRANSLATOR

The Most Underestimated Literary Artist

In 2007, CBC Radio One produced three podcasts on literary translation for its Ideas Program.¹ Barbara Nichol interviewed some of the most prominent literary translators working toward English today: Lawrence Venuti, who translates from Italian, Sheila Fischman, from French, Richard Pevear and Larissa Volokhonsky, a husband and wife team that primarily translates Russian literature, Edith Grossman, who translates from Spanish, Paul Wilson, who translates from Czech, and Gregory Rabassa, who translates from Spanish and Portuguese. The following are the interview highlights.

The translation process

The interviewer first asked the literary translators to talk about how they go about doing their work. Sheila Fischman reads the book to be translated, jots down ideas and then starts her first draft. She claims that there is little contact with the authors in the process, unless you give them an opportunity to make corrections or comments.

Larissa Volokhonsky prepares a rough English translation of the Russian text. She marks it with comments, and Richard Pevear writes his version based on her draft. She then compares it against the original. They discuss it, work on several drafts, and she compares it again with the original at the proofs stage. Pevear has other translations of the same book and Volokhonsky's draft in front of him while he works.

According to Edith Grossman, you need to hear the level of language—not just use the dictionary—and try to produce analogous forms of speech. She solves problems by listening to how people talk.

Gregory Rabassa works without reading the book first and writes many drafts. Paul Wilson says that he can understand Rabassa's approach completely. Translators want a fresh reaction to the book. Then, they can always do a second pass. Grossman noted that in the past she did not read the book first, but she changed her methods over the years. Now, she reads the book first before turning out numerous drafts.

Translation difficulties

According to the Russian translators, the main problems are lower-class language, dialogue from other eras, insults, religious epithets and forms of address that are popular in Russian but sound ridiculous in English.

Edith Grossman found translating a collection of poetry extremely difficult. In the end, she decided

that she would rather sacrifice rhymes than rhythmic structure. She wryly observes that Spanish is a rhyming language and English is not.

Context is an essential factor. When the context is unclear for English readers, the translator can add an explanation. Paul Wilson gives the example of “the moon looks like a loaf of bread” in Czech. For Czech-speaking people, the image that comes to mind is that of a round loaf. Wilson suggests adding an explanation for the English reader who might well picture a different shape of loaf.

New translations of the classics

There is considerable interest in new translations of the classics. Many of the Greek, Russian, Spanish and French classics have been retranslated to great acclaim. Pevear and Volokhonsky explain that Constance Garnett did a lot of “cleaning up” to make Russian novels suitable for prudish Victorian readers. On a positive note, she did introduce millions to Russian literature. The objective of new translations is to bring out all the rich layers of meaning in the original works, which were sometimes lost in the old standard translations, and include word play, humour and irony.

Pressure to produce reader-friendly translations

Lawrence Venuti and some of the other translators raised the issue of publishers who want translators to take a reader-friendly approach, that is, use current standard dialect and remove archaisms, regionalisms and even colloquialisms. Such requirements place many limitations on the translation process.

Does God speak English?

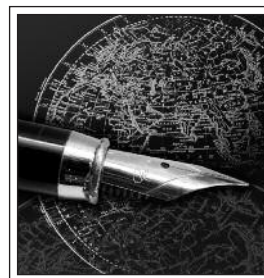
The phenomenon of the invisible translator is discussed by Lawrence Venuti, author of *Translator's Invisibility: A History of Translation*.² Venuti is amazed that, in both popular culture and academia, people read and study translations of the works of foreign authors as if they were originally written in English. Similarly, book reviewers consider translations to be original works.

Edith Grossman challenges the self-effacing approach to translation. She points out that too many people forget that they are reading a translation. Most of the principles of Western civilization are based on translated works, including the Bible.

By Barbara McClintock, C. Tr.

La traduction littéraire étant, par sa nature même, un art « invisible », il est facile d'oublier que sans traducteurs, la plupart des Canadiens n'auraient pas accès aux œuvres littéraires de l'« autre culture » et du reste du monde.

— Phyllis Aronoff,
présidente de l'Association
des traducteurs et traductrices
littéraires du Canada



Some people seem to believe that the Bible was originally written in English. In fact, the current popular English Bible, the King James's version, was translated by a committee.

Edith Grossman emphasizes that a 100% accurate literary translation does not exist. Grossman, an award-winning translator, insists on having her name on a book's cover and includes a clause in her contract to that end. If the translation is good, why not give the translator some of the credit?

The interviewees, who all said they fell into translation by accident, pointed out that, although there

is so much involved in translating a book and many decisions need to be made about the best choice of words, they greatly enjoy the challenge.

1. This article is loosely based on *In Other Words*, Barbara Nichol for IDEAS, CBC One, www.cbcshop.ca; at <http://www.mefedia.com/entry/3342540/>.

2. For more information:
 VENUTI, Lawrence, *Translator's Invisibility: A History of Translation*, London: Routledge, 2nd ed., 2008.
 WECHSLER, Robert, *Performing Without a Stage, The Art of Literary Translation*, New Haven: Catbird Press, 1998.
 Thanks to Sylvia McVicar and Dennis Maloney of the Translation Bureau for their suggestions.

LE CENTRE INTERNATIONAL DE TRADUCTION LITTÉRAIRE DE BANFF

Un sommet canadien de culture nord-américaine

Le Centre international de traduction littéraire de Banff (BILTC) a été fondé en 2003 au Banff Centre, situé au cœur des Rocheuses albertaines. Sa première directrice, Linda Gaboriau, traductrice de renom (elle a traduit certains des plus grands dramaturges québécois), pionnière et visionnaire, a su relever avec finesse et acharnement le défi qu'elle s'était fixé : créer en sol canadien un lieu de rencontre international pour les traducteurs littéraires.

Premier centre du genre en Amérique du Nord, le BILTC s'inspire du Réseau européen des centres internationaux de traducteurs littéraires, qui regroupe des centres de traduction de plusieurs pays. Il s'en distingue toutefois par le fait que ses activités ont un cachet nettement nord-américain.

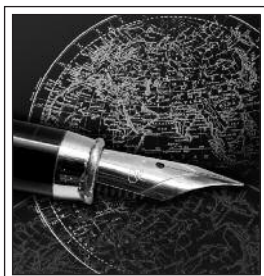
Le programme du BILTC s'adresse ainsi essentiellement aux traducteurs littéraires provenant du Canada, du Mexique et des États-Unis, quelle que soit la langue à partir de laquelle ils travaillent, ainsi qu'aux traducteurs de tous pays qui se penchent sur la littérature des deux Amériques, qu'elle soit de langue française, anglaise, espagnole, portugaise ou autochtone. Y sont admissibles les traducteurs littéraires établis, ayant à leur compte la publication d'au moins un livre ou son équivalent. Le Centre peut accueillir jusqu'à une quinzaine de traducteurs à la fois. La formule consiste en un séjour de trois semaines offert chaque année au mois de juin, et dont le principal objectif est de réserver aux participants une pleine période de travail sur une œuvre en

cours. Les traducteurs peuvent solliciter une résidence à deux avec un écrivain, pour approfondir leur connaissance des intentions et du contexte de l'ouvrage à traduire. Des traducteurs chevronnés et des auteurs sont également invités à séjourner au Centre pour appuyer les participants, animer des ateliers et prononcer des conférences. Ces dernières années, un volet étudiant a été ajouté au programme.

Traduction et culture

Tout comme les centres de traduction littéraire européens qui lui ont servi de modèle, le Centre de Banff conçoit la traduction littéraire dans un ensemble dynamique qui déborde les limites du texte. C'est en effet de rapports entre différentes cultures qu'il est d'abord question ici. C'est pourquoi, outre les aspects linguistiques et littéraires en cause, les aspects sociaux, culturels et politiques sont également pris en compte. Cette approche, tant pratique que théorique, rejoint les débats actuels autour de l'éthique de la traduction et, dans un sens plus large, de la diversité linguistique et culturelle. En témoignent année après année les ateliers, conférences et débats quotidiens entre traducteurs en résidence, auteurs et traducteurs invités. On ne dira jamais assez que la traduction n'existe pas dans l'abstrait, et en vertu des seules difficultés qu'offrent les langues dans l'absolu.

Louis Jolicoeur



Rachel Martinez : toute une musique

Rachel Martinez, c'est d'abord la musicalité d'une intelligence. Un humour indéfectible qui répond présent quand vient le moment d'assumer les servitudes du métier et qui sait accueillir les honneurs — fût-ce le Prix du Gouverneur général.



Circuit : Comment devient-on traductrice littéraire ?

Rachel Martinez : J'ai fait un baccalauréat en linguistique à McGill. J'ai beaucoup travaillé dans le milieu culturel, notamment à la rédaction d'une revue d'art contemporain, à la Fondation du Musée d'art contemporain et à l'École nationale de théâtre. Par la suite, j'ai fait le certificat de traduction le soir et je me suis lancée en traduction en 1999 comme pigiste.

Vie personnelle : j'ai eu des enfants. Mon mari était souvent en déplacement, ce qui limitait mes disponibilités. Ce que j'aime, c'est le milieu culturel, littéraire. J'ai donc travaillé pour des musées, des galeries. En 2001, je venais d'accoucher et de déménager à Trois-Rivières... Je ne pouvais pas travailler à l'extérieur. La solution, c'était la traduction littéraire. Par le plus grand des hasards, je reçois un appel des Presses de l'Université Laval, qui avaient un catalogue d'exposition à faire traduire. Très enthousiaste, j'ai traduit ce premier ouvrage, un accouchement long et difficile. Je me suis alors dit : « Je vais offrir mes services. »

Et hop ! L'alignement des planètes. Dans le *Globe and Mail*, je repère une nouvelle biographie de Glenn Gould. Trois jours plus tard, je reçois un appel de Boréal (que j'avais sollicité). On m'offrirait de traduire le livre en question. J'ai fait un essai d'une dizaine de pages. Ils ont accepté et j'ai eu le Prix du Gouverneur général. Pourquoi ils m'ont choisie ? Je pense qu'ils étaient à court de traducteurs. Je me considère toujours comme une débutante en traduction littéraire.

C. : Comment se font les choses avec les éditeurs québécois ?

R. M. : Un éditeur du Québec intéressé par un ouvrage publié au Canada anglais négocie les droits de traduction avec l'éditeur pour le reste du Canada. Ensuite, il engage un traducteur. La subvention du Conseil des Arts est intégralement versée au traducteur. Celle-ci représente entre 14 et 20 cents le mot, beaucoup moins que le tarif commercial : 14 cents pour les essais, nouvelles, romans, etc., 16 pour le théâtre et 20 pour la poésie. Ce n'est pas énorme, mais c'est mieux qu'en Europe.

C. : Parlons des relations entre le traducteur et la maison d'édition.

R. M. : Un éditeur vous appelle. Et là commence votre travail. Il y en a qui vous prennent par la main, qui vous appellent : « Envoie-moi un chapitre. Peut-être ce bout de phrase-là pourrait être réécrit. » Ils vous aident. D'autres ? Vous ne les voyez pas. Ça dépend des personnalités, mais moi, j'aime bien être encouragée. Parce qu'on est seul. Tout le temps.

C. : Et les rapports avec l'auteur ?

R. M. : Dans ce métier, on a le plaisir et le bonheur de parler aux auteurs. C'est un aspect qui demande beaucoup de tact. Parce que vous vous considérez comme un auteur, sans l'être et tout en l'étant... mais lui, c'est un auteur. Et c'est son bébé.

Quand on traduit un livre, l'auteur, on finit par le connaître, ses tics de langage, ses expressions. Je pose souvent mes questions en fin de parcours pour ne pas le canarder d'appels. Parce que, parfois, il s'interpose, tout naturellement : « Ton texte, veux-tu que j'en lise une partie ? » Mais ce n'est pas lui votre client, c'est l'éditeur. Il faut faire preuve de diplomatie. Surtout si on repère des erreurs, ce qui arrive souvent : incohérences, noms de lieu, dates, personnages, description de processus techniques.

C. : Les maisons d'édition assurent-elles la révision ?

R. M. : Tous les éditeurs assurent une révision. Il faut évidemment remettre un texte impeccable. Mais c'est très rassurant d'avoir un réviseur. Quant à la correction d'épreuve effectuée par le traducteur, ce n'est pas rémunéré, mais c'est important. Même si c'est dur pour l'orgueil. Avec le recul, ça saute aux yeux, les erreurs, les tournures boiteuses. Je lis du début à la fin. Puis l'inverse. On ne voit que les lettres.

C. : Le traducteur qui œuvre dans l'édition peut-il jouer un rôle plus visible ?

R. M. : Quand une maison d'édition achète les droits de traduction d'un livre, le directeur de collection l'a lu au complet. L'auteur est souvent unilingue anglais. Une fois le livre traduit, vous êtes le ou la francophone qui connaît le bouquin à fond. Pourquoi ne pas en tirer parti, participer au lancement, au choix du titre ou de la couverture ? Je le fais souvent, et les éditeurs apprécient.

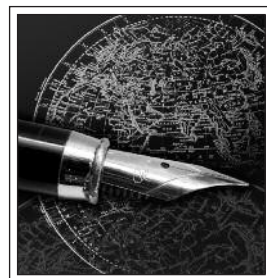
C. : On pourrait croire que le traducteur québécois est bien placé pour traduire des œuvres américaines destinées au marché européen...

R. M. : En Europe, la traduction est moins bien payée. Et les éditeurs français n'aiment pas



Rachel Martinez se consacre presque exclusivement à la traduction littéraire depuis cinq ans. Glenn Gould. Une vie lui a valu en 2005 le Prix du Gouverneur général.

Propos recueillis par Pierre Cloutier, trad. a.



particulièrement lire les textes des Québécois. Ce qui ne nous dit rien des préférences des lecteurs. Des traducteurs québécois sont publiés en Europe, mais au prix de multiples concessions. Le lecteur québécois doit donc subir des traductions d'auteurs américains où *a quarter* est rendu par « un quart de dollar »... Mais les Québécois forment un marché minuscule au sein de la francophonie.

Exemple : *Glenn Gould* a été publié en France, les droits ont été achetés par Buchet-Chastel. C'était mon texte. Il y a eu une critique dans le *Nouvel Obs.com*. « Belle traduction... quoique... » Dix trucs qu'ils n'avaient pas aimés. Il y avait une ou deux erreurs, j'en conviens. Ils ont accroché sur des tournures « locales ». Peut-être que la coédition nous permettrait d'établir une tête de pont ?

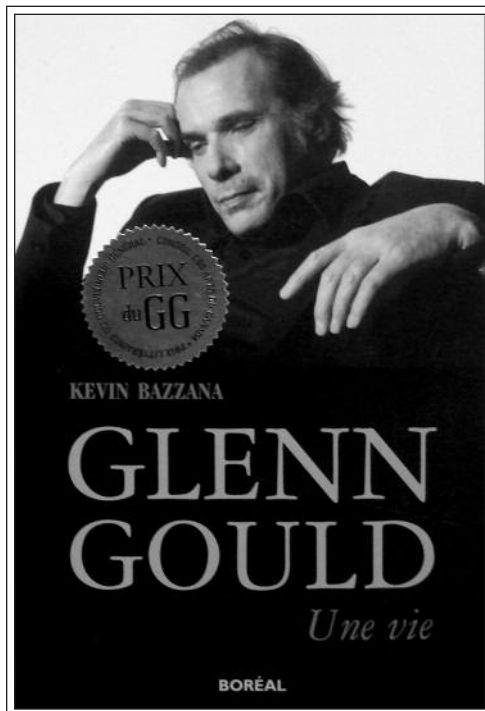
C. : Quels sont les préalables pour devenir traducteur littéraire ?

R. M. : D'un point de vue pratique, il faut jouir d'une certaine souplesse sur le plan financier. Vos honoraires sont de plusieurs milliers de dollars... sur six mois. Il y a un coût de renonciation si vous êtes à votre compte. Un gros projet qui vous bouffe vos énergies plusieurs mois ne vous permettra plus de répondre à quatre urgences par semaine. Par contre, ça peut être intéressant, si vous avez un seul gros client, d'opter pour la traduction littéraire, pourvu qu'on vous accorde des délais généreux.

Il faut savoir prévoir longtemps d'avance. Un projet vous occupe un trimestre. Et après ? Parfois, les projets se suivent, parfois ils se chevauchent, ce qui n'est pas simple quand vient le moment de négocier les transitions. Par ailleurs, une échéance se négocie.

C. : Quel serait le profil psychologique idéal du traducteur littéraire ?

R. M. : D'abord : l'humilité. On ne mentionne pas le nom du traducteur dans les critiques littéraires... tout en vantant la qualité de la langue... Mais, à *La Presse*, ils indiquent maintenant « traduit par ». Selon le contrat, dans les maisons sérieuses, le nom du traducteur figure dans le livre, les communications, le catalogue... Deuxièmement, il faut apprécier l'immersion totale à long terme. Vous traduisez un essai sur la politique américaine ? Vous êtes là-dedans jusqu'aux yeux pendant une paye. Votre esprit devient une éponge. Vous vous allumez à toutes sortes de choses : un article dans le journal, une entrevue à la radio, un reportage à la télé... Les mots vous viennent pendant le sommeil, dans le métro.



Troisièmement, la discipline. Le soleil brille. Congé aujourd'hui ? Une journée, ça va, mais... les retards s'accroissent. Faire une page prend une heure — premier jet. En multipliant, on se fait un échéancier. Sans oublier la révision qui est fort longue et ardue.

Puis la curiosité intellectuelle. Il faut aimer fouiller partout. Pour *Glenn Gould*, je me suis adressée à des accordeurs de piano, à des pianistes, à des médecins aussi, car Gould était un tantinet hypocondriaque et un chapitre décrivait toute une pharmacopée.

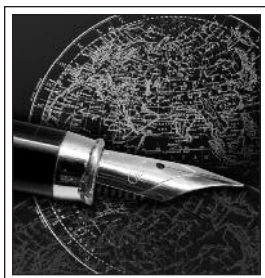
N'oublions pas l'inavouable : apprendre à assumer ses erreurs. Les écrits restent. On traduit tous des rapports annuels. Ils vont éventuellement finir au recyclage. Mais le livre, lui, trône en librairie, en bibliothèque, un bon demi-siècle. Avec sa coquille en page 356. Il faut savoir se détacher. Enfin, il faut disposer d'une culture générale assez étendue, bien sûr, avoir la couenne dure face à la critique...

C. : Mille défis qui sont la rançon d'un plaisir chèrement gagné : celui du lecteur...

R. M. : C'est fondamental. Il faut avant tout que le texte se lise bien, qu'il coule de source. Ce n'est pas parce que l'auteur opte pour la phrase longue que l'on est absolument tenu de faire de même. Le texte doit être agréable à entendre, à lire. Passer le test du gueuloir, comme disait Flaubert. Vous l'aurez deviné, mon parti pris est en faveur du lecteur. Bien sûr, il faut rester fidèle à l'esprit de l'auteur. Tout notre art consiste à le présenter sous son meilleur jour. Pour la joie du public qui nous accorde la faveur de nous lire.



UN POINT DE VUE PRATIQUE, POUR DEVENIR TRADUCTEUR LITTÉRAIRE, IL FAUT JOUIR D'UNE CERTAINE SOUPLESSE SUR LE PLAN FINANCIER. VOS HONORAIRES SONT DE PLUSIEURS MILLIERS DE DOLLARS... SUR SIX MOIS.



Du nouveau dans le monde de l'interprétation en langue des signes au Québec



Les responsables du certificat en interprétation visuelle de l'UQAM, premier programme universitaire de formation à l'interprétation en langue des signes au Canada, ont adapté ce certificat (initialement conçu pour préparer des interprètes français-langue des signes québécoise [LSQ]) afin d'accueillir une première cohorte de futurs interprètes anglais-American Sign Language (ASL).

Ce projet novateur, qui a vu le jour grâce à Isabelle Hemlin, responsable de la banque interrégionale d'interprètes à l'Agence de la santé et des services sociaux de Montréal, vise à combler le manque criant d'interprètes en ASL au

Québec. La demande de services est en hausse et dépasse largement le nombre d'interprètes disponibles. Les Québécois qui vont se former à l'interprétation ASL à l'extérieur du Québec s'y établissent bien souvent au terme de leurs études. M^{me} Hemlin cherchait donc un moyen de former des interprètes ASL à Montréal. Elle a convaincu des bailleurs de fonds de soutenir la formation d'interprètes ASL au Québec et a obtenu une partie d'un financement fédéral destiné à améliorer l'accès aux services dans leur langue pour les populations minoritaires. Sept interprètes en milieu social pour le réseau de la santé et des services sociaux ont entrepris,

en 2006, l'apprentissage de l'ASL au Centre de réadaptation MAB-Mackay de Montréal et ont commencé leur formation universitaire en septembre 2008.

Les futurs interprètes ASL suivront le tronc commun avec les étudiants LSQ, c'est-à-dire les cours théoriques portant sur l'interprétation, les modèles, les processus, la pratique professionnelle et l'éthique. Les ateliers pratiques sont complètement adaptés (ils sont donnés par des interprètes et des sourds ASL dans des locaux à part). Enfin, les cours de grammaire et le stage seront partiellement adaptés (embauche d'enseignants et de moniteurs de langue ASL). Soulignons le fait

qu'outre l'anglais et l'ASL, ces étudiants parlent aussi le français — ce qui leur permet de suivre cette partie du programme. Suzanne Villeneuve, int. a., assure la coordination de l'adaptation du programme.

Dans deux ans, la communauté sourde anglophone du Québec pourra, tout comme la communauté sourde francophone, compter sur les services d'interprètes formés ici. De plus, cette première cohorte d'interprètes anglais-ASL est polyglotte ; outre l'anglais et le français, certains parlent aussi cantonnais, espagnol, hindi, pandjabi, ourdou ou vietnamien.

**Suzanne Villeneuve, int. a.
UQAM**

La saison des prix

Prix John-Glassco

C'est Caroline Larue qui est lauréate cette année du Prix John-Glassco décerné par l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada. M^{me} Larue a traduit en français un roman jeunesse de l'auteure montréalaise Elaine Arsenault intitulé *Ophelia's Prophecy*. La traduction française, *L'or des gitans – La prophétie d'Ophélie*, est parue aux éditions Dominiq et compagnie.

Le prix a été officiellement remis le 26 septembre, au cours des célébrations de la Journée mondiale de la traduction, à l'Université Concordia, à Montréal.

Une mention honorable a été accordée à Daniel Canty, pour *Pierre blanche : Poèmes d'Alice*, traduction française de *White Stone : The Alice Poems*, de Stephanie Bolster, parue aux Éditions du Noroît.

Le jury était composé cette année de Nigel Spencer, Nelly Roffe, Lazer Lederhendler et Joanne Gosselin.

Depuis 1982, le Prix John-Glassco est remis chaque année pour une première traduction littéraire publiée sous forme de livre, quelle que soit la langue d'origine. L'œuvre, traduite en français ou en anglais, doit avoir été publiée au Canada. John Glassco, décédé en 1981, avait notamment traduit en anglais le *Journal* et les *Poésies complètes* de Saint-Denys Garneau.

Pour en savoir plus : www.attlcltac.org/glasscof.htm

Prix littéraires du Gouverneur général

Le 21 octobre dernier, le Conseil des Arts du Canada dévoilait la liste des finalistes des Prix littéraires du Gouverneur général. Il y a tous les ans

cinq finalistes dans chaque catégorie de langue anglaise et chaque catégorie de langue française. Tous les lauréats reçoivent une bourse de 25 000 \$ et les finalistes touchent chacun 1 000 \$. Enfin, les éditeurs reçoivent la somme de 3 000 \$ pour leurs activités promotionnelles.

Parmi les cinq finalistes en traduction vers le français, on retrouvait cette année les lauréats de 2007 : Lori Saint-Martin, trad. a., et Paul Gagné, pour *Big Bang*, une traduction de nouvelles de Neil Smith réunies sous le titre *Bang Crunch*. Autre traductrice agréée, Claire Chabalière était elle aussi en lice pour une traduction à quatre mains, en compagnie de Louise Chabalière, pour *Tracey en mille morceaux*, qui traduit un roman de Maureen Medved intitulé *The Tracey Fragments*.

Du côté anglais, Lazer Lederhendler, membre du jury du Prix

John-Glassco, était lui-même sur les rangs des candidats au GG pour sa traduction du roman *Nikolski*, de Nicolas Dickner.

Les noms des lauréats et des lauréates ont été dévoilés le mardi 18 novembre, au Musée McCord d'histoire canadienne, situé à Montréal. Claire et Louise Chabalière l'ont emporté du côté français et Lazer Lederhendler a remporté les honneurs du côté anglais.

E. R.

Commentaires et descriptions au www.canada.council.ca/nouvelles/communiqués/2008/ep128714281236840064.htm

Notes et contrenotes

L'inferno della traduzione

Par Eve Renaud,
trad. a. (Canada)

L'*inferno della traduzione* est un opéra anachronique en trois actes de Giuseppe Falsetto.

Livret : Eve Renaud, d'après la Bible et ses visions.

Interprètes : à déterminer, mais agréés, ne vous en faites pas.

Personnages : l'archange Gabriel (ténor); Polyglosse, trad. a., directeur du cabinet Babélis (ténor); Orghelino le réviseur (haute-contre); Dieu (baryton-basse); saint Mathieu (haute-contre); Hildegarde de Bingen (mezzo-soprano); saint Jérôme, trad. a. (ténor).

Acte premier. *Très chic cabinet de traduction Babélis.* Nous sommes à la fin des temps. L'archange Gabriel apparaît à Polyglosse, dans les bureaux du cabinet Babélis. Cavatine de l'éternel messager qui annonce la venue imminente d'Orghelino, le divin réviseur. En effet, Dieu est insatisfait de la traduction du Jugement dernier, qu'il juge peu adaptée au public cible.

L'archange fait part de la colère divine. La partition de Falsetto est très efficace, le chant syllabique de Gabriel étant rythmé par des notes saccadées de la flûte traversière évoquant de grands battements d'ailes, entrecoupées des grognements de Polyglosse qui se livre, lui, à une colère très profane sur fond de tuba wagnérien.

Polyglosse proteste énergiquement (*La critica è facile ma l'arte è difficile*) et Gabriel lui répond par l'air tant attendu de l'*Ambasciatore non porta pena*, inspiré à Falsetto par la célèbre réplique de Shakespeare : *Don't shoot the messenger*.

Gabriel parti, Orghelino lui succède et dresse la liste de tous les défauts qu'il trouve à la traduction, en un récitatif un peu court pour un réviseur mais tout à fait dans les règles de l'art opératique du XVIII^e siècle. Polyglosse qui, étant donné les arhes touchées, n'a plus de place pour garder la langue dans

sa poche, éclate en imprécations. Belle alternance des deux interprètes dans un rarissime duo ténor-haute-contre (*Più cattolico del papa*).

Deuxième acte. *Un petit coin du Paradis; décor en bois de pommier.* Dieu est dans tous Ses états. Les Écritures ne peuvent s'accomplir telles qu'elles sont. Il Lui faut très rapidement une traduction compréhensible par tous. Se rappelant les bons services fournis en ce sens au début des temps par le cabinet Vulgate, Il presse Mathieu le comptable d'appeler le directeur pour lui commander une traduction du Jugement dernier. Mal revenu du prix exorbitant demandé cette fameuse fois par Jérôme, Mathieu proteste.

Falsetto a placé ici un de ses airs les plus réputés. À saint Mathieu qui oublie que le temps aussi est compté, Dieu réplique par le fameux air *Caro ma ben*¹ pour rappeler que la traduction valait bien la somme dépensée.

Mathieu s'acharne, arguant que Jérôme a engagé Hildegarde de Bingen, traductrice aux méthodes étranges dont on raconte qu'elle a inventé une langue pour elle seule. Rien à faire. Dieu est inébranlable.

Dans les faits, et Dieu n'est pas seul à le savoir, Mathieu a eu une relation torride avec Hildegarde de Bingen, qui lui a finalement préféré Jérôme, avec lequel elle vit et travaille dorénavant. Mathieu, résigné, appelle Vulgate. Hildegarde répond. C'est l'occasion d'un autre classique du répertoire : *O virga mediatrix mi passi il tuo santo patrono*². Hildegarde obtempère.

Troisième acte. *Cabinet de traduction Vulgate; capharnaüm total.* Sur une table de travail : le Code d'Hammourabi, les Tables de la Loi et Le Traducteur averti. Jérôme a sous-traité la commande divine à des spécialistes autoproclamés de



toutes les langues encore parlées. Traits tirés, cellulaire à l'oreille, il tente d'amadouer le terrible Orghelino. Un chœur d'anges (dont on ignore évidemment s'il est féminin, masculin ou mixte) entonne le septième commandement : *Sei giorni faticherai e farai ogni tuo lavoro*³. Or, il est minuit moins deux le soir du sixième jour. Quand le chœur se tait, Jérôme comprend qu'il a rompu le contrat. Comme il a eu le temps de lire tout le texte, il connaît la conclusion du jugement. Hildegarde invoque — en vain — le nom du Seigneur. Des diables tout ce qu'il y a de diaboliques s'en saisissent pour la conduire vers la géhenne éternelle. Jérôme y perd son italien et chante le poignant *Vaya con Dios mi amor* avant d'être emporté à son tour. Dans le dernier tableau, on voit Jérôme et Polyglosse géhennisant côte à côte, entourés de langues de feu.

1. En forçant un peu... la note, signifie « cher mais bien fait ». Lâchement inspiré du titre d'une chanson composée par Giuseppe Giordani (1751-1798), dont le titre réel est *Caro mio ben*, soit, à peu près, « mon cher trésor », et que vous pouvez écouter à l'adresse <http://fr.youtube.com/watch?v=Q-ndEiD-U>

2. *O virga mediatrix* est le titre d'un chant composé par Hildegarde de Bingen, qui vous ébaudira à l'adresse www.lastfm.fr/music/Hildegard+von+Bingen/_/Alleluia++O+virga+mediatrix?autostart. Le reste du titre, que je ne vous ferai pas l'injure de traduire, est le fruit de l'inspiration de la librettiste.

3. *Exode*, chapitre 20, verset 9 (le Décalogue) : « Pendant six jours tu travailleras et tu feras tout ton ouvrage. »

○ Échappées sur le futur

1^{er} – 3 avril 2009, Lille (France) — Colloque international « La traduction : philosophie, linguistique et didactique ». http://stl.recherche.univ-lille3.fr/colloques/20082009/Traduction/traduction_accueil.html

24 avril 2009, Montréal (Canada) — Traduire le texte érotique. Département d'études françaises, Université Concordia. Pour information : pierpascale.boulangier@concordia.ca

20–22 mai 2009, Louvain (Belgique) — La traduction dans les cultures plurilingues. K.U. Leuven. Pour information : www.fabula.org/actualites/article23844.php

23–25 mai 2009, Ottawa (Canada) — Colloque 2009 de l'Association canadienne de traductologie. Université Carleton. Détails à venir. www.uottawa.ca/associations/act-cats/Francais/Congres/programme.htm

6–17 juillet 2009, Querétaro (Mexique) — Atelier de traduction littéraire anglaise et espagnole World to World/Mundo a Mundo. Universidad Autonoma de Querétaro. Pour information : www.iusi.org/programs/workshops/worldtoworld.html

Une histoire officielle à visages humains : la terminologie

Jean Delisle, spécialiste de la pédagogie et de l'histoire de la traduction, remet son chapeau d'historien et raconte la naissance chez nous de la terminologie, dans un très bel ouvrage « à marquer d'une pierre blanche », affirme Alain Rey dans sa lettre liminaire, qui nous fait revivre les péripéties bien humaines de chacune de ses petites et grandes révolutions.

DELISLE, Jean, *La terminologie au Canada. Histoire d'une profession*, Montréal, Linguatex, 2008, 468 p.

Il me semble que la terminologie est la seule discipline à laquelle le Québec et le Canada peuvent se vanter d'avoir donné naissance... et en sciences humaines en plus, aux côtés de la traduction, bien sûr, mais aussi de la linguistique! Bien entendu, nous ne sommes forcément pas seuls sur la planète terminologique, fort heureusement d'ailleurs, mais ne boudons pas non plus notre plaisir de gérant d'estrade devant les succès de « son » équipe qui a su innover, et surtout, n'hésitons pas à nous raconter et à raconter à d'autres cette histoire qui est la nôtre et qui est celle de tous ceux qui s'intéressent à la terminologie, à son destin et à son avancement! C'est précisément ce à quoi nous convie Jean Delisle, qui vient ainsi corriger une sorte d'oubli, puisque cette histoire et ce récit n'avaient, semblait-il, pas encore pris leur place ici dans notre histoire officielle.

L'éminent professeur de traduction de l'Université d'Ottawa, aujourd'hui à la retraite, relate donc pour notre plus grand intérêt les origines de la terminologie et reconstitue les grandes étapes de son histoire pas si lointaine. Le premier chapitre, qui porte sur la genèse de la terminologie, fait en effet remonter sa naissance au premier numéro du *Bulletin du parler français au Canada*, en 1902. Avec un style très classique qui sied très bien à l'auteur et à son propos, l'ouvrage cerne les différents aspects de la jeune discipline : organisation de la pro-

fession (ch. IV), théorie et méthodes (ch. V), formation et manuels (ch. VII) et réseaux d'entraide (ch. VIII). Est également abordée, comme il se doit dans notre pays bijuridique, la terminologie juridique, mais le propos de Jean Delisle et l'organisation même de la matière mettent aussi en évidence la cohabitation de deux grandes banques terminologiques au Canada, soit *Le grand dictionnaire terminologique* et *Termium*, qui ont bien failli fusionner à leurs débuts.

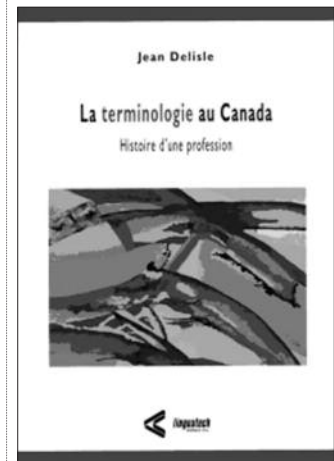
Termium a dit non

En raison du même bain de culture québécois dans lequel ces deux grandes œuvres terminologiques collectives sont nées entre la fin des années 1960 et le début des années 1970, on est frappé aujourd'hui par leurs grandes différences, tant sur le plan de la forme que du contenu. Or, on sera encore plus surpris d'apprendre que, n'eût été la volonté de *Termium*, sans doute n'aurions-nous pas deux banques terminologiques, mais bien une seule. Les moments forts de l'ouvrage résident donc dans les deux chapitres consacrés aux courants fondateurs de ces grandes banques, puis dans les deux chapitres suivants, qui portent sur la petite histoire interne de chacune de ces banques. À cette organisation très pertinente du contenu viennent s'ajouter deux documents inédits, soit un portrait des grandes figures marquantes de la terminologie au Canada (onze d'entre elles en tout cas), et des repères chronologiques qui dressent de façon très détaillée la liste des événements

marquants de la terminologie entre 1902 et 2008, sans oublier une bibliographie très complète.

Les multiples visages de la terminologie

L'ouvrage recèle aussi une remarquable iconographie consacrée en grande partie à toutes ces personnes sans qui la terminologie au Canada ne serait pas ce qu'elle est devenue aujourd'hui. Tous ces portraits témoignent des efforts méritoires que l'auteur a déployés pour mettre à l'avant-scène toutes celles et tous ceux qui ont contribué de près ou de loin à l'avènement d'abord, puis à l'avancement, de la terminologie. Car la gestation, puis la naissance et l'enfance de cet art qui est aussi une science, et peut-être bientôt son âge de raison, nous les devons à ces nombreuses personnes qui, par leur opiniâtreté, leur indéniable talent ou leur simple curiosité scientifique, ont fait avancer la discipline. Mais nous les devons surtout, et c'est ce qui ressort de la lecture de cet ouvrage, à une



situation qui nous est propre et qui, encore aujourd'hui, quoique différemment (mais ça, c'est une autre histoire), est marquée au sceau de la survivance d'une culture et d'une langue, et donc de leur protection, de leur amélioration et de leur rayonnement. Merci à vous, monsieur Delisle.

Éric Poirier, trad. a.

Magistrad
École de perfectionnement en traduction

François Lavallée, trad. a.
Directeur et formateur

Consultez la liste et le calendrier des cours à
www.magistrad.com

Des formateurs de haut calibre pour

- ☛ apprendre,
- ☛ se perfectionner,
- ☛ se ressourcer.

Mondialisation ou littérature ?

Par Elisabeth Wörle

Les liens entre langue, culture et circulation de l'information intéressent nombre de linguistes et de sociologues. Ainsi, la professeure Covadonga G. Fouces González s'attache à décomposer les chemins de la domination culturelle dans un article au titre invitant, « *La fábrica de lo universal. El canon anglo-sajón y la literatura traducida en Italia* », publié dans *Sociology of Translation*¹. L'ouvrage traite notamment du rôle de la traduction dans la pénétration culturelle — la deuxième étant tributaire de la première — et illustre le propos avec trois articles en anglais, trois en espagnol, deux en portugais, deux en galicien et un en allemand.

Langue hyper-centrale... l'anglais seulement ?

Statistiques en main, l'auteure constate l'énorme accroissement de la traduction de l'anglais vers les langues européennes et classe les langues d'après le nombre de traductions : les langues hyper-centrales — l'anglais, vous l'aurez deviné, occupe cette place privilégiée — ; puis les langues centrales, souvent des langues coloniales dont l'influence reste considérable, comme l'espagnol et le français ; en troisième place, les langues semi-périphériques, qui ont joué un rôle moindre ; puis les langues périphériques, l'italien ou l'allemand notamment.

Une langue hyper-centrale rayonne en exportant sa culture par le biais de la traduction ; une langue périphérique, au contraire, importe des traductions. Le nombre de traductions n'a rien à voir avec la qualité des œuvres, il dépend de la place qu'occupe une langue dans le système international, autrement dit de son importance géopolitique. Donc, on traduira beaucoup à partir de l'anglais, qui marquera des tendances et créera des modes ; pire encore, la

multiplication des traductions de l'anglais entraîne une chute radicale de la production littéraire nationale d'une culture périphérique, celle de l'Italie par exemple.

L'industrie du best-seller

Or, la circulation des biens culturels est tributaire des lois du marché. « Nous nous trouvons face à la matérialisation du *marché symbolique* de Bourdieu où les groupes du pouvoir qui produisent des marchandises construisent leurs stratégies persuasives afin d'organiser un consensus sur leurs produits, d'imposer leurs propres définitions de la réalité et d'intérioriser dans les imaginaires sociaux leurs propres modèles culturels à travers le discours rhétorique de la publicité. » C'est dans cette lignée qu'apparaît le « best-seller ». L'industrie du livre planifie et fait la promotion des œuvres dont elle flaire le succès et c'est à elles seules qu'elle va consacrer temps, énergies et capitaux. Ainsi « le succès d'un livre n'est dû qu'à la capacité d'influence que la planification du marché exerce sur le client ». Désormais, il faudra faire la distinction entre deux types de littérature : la littérature commerciale, de masse, de consommation, de « best-seller », et l'autre. Devinez donc laquelle est la plus rentable...

Internationaliser les valeurs nationales

Mais à qui s'adresse le best-seller ? « Son lecteur tend à acquérir des produits capables de confirmer ses propres attentes. Ainsi la répétition sérielle, propre de la paralittérature, à l'instar du téléroman, garantit la fidélisation du lecteur [...] les stéréotypes lui plaisent, il s'identifie avec le personnage principal [...] la fiction doit alors être facilement compréhensible à travers un langage

de signifiants précis, une syntaxe linéaire et un lexique familier [...] l'accent est mis sur la fonction, la communication et la référence plutôt que sur l'appréciation de l'esthétique, il s'agira donc de créer un langage transparent, invisible [...] en parallèle, on exigera du traducteur une traduction fluide, capable de créer l'illusion du texte non traduit, qui devra être transparent... »

Tout comme la cuisine internationale, au goût de tous et de personne, le texte devient ainsi insipide, inodore, incolore... Ce phénomène endogène de l'industrie du livre, est-ce encore de la littérature ? Il y a là un « véritable processus de domestication du texte qui, devenu passe-partout, peut endosser des valeurs

et des fonctions de la culture cible ». N'étant plus question de qualité ou de beauté de la langue, le texte deviendra tributaire de la fiction, le traducteur disparaîtra derrière le texte et sa fonction, « pion invisible de cette fabrique mondiale de l'Univers Littéraire, sera d'internationaliser les valeurs nationales de la production nord-américaine ou américanisée qui menace sérieusement la pluralité de l'espace culturel mondial ».

1. PARADA, Arturo & Oscar DIAZ FOUCES (eds), *Sociology of Translation*, Universidade de Vigo, Espagne, 2006, 231 p., ISBN 84-8158-331-6. Covadonga Gema Fouces González, Ph. D., professeure à l'Université Pablo de Olavide à Séville, s'intéresse notamment à la traduction littéraire, à la littérature comparée et aux études culturelles.



La solution intelligente au traitement linguistique de vos documents
Language solutions tailored to your needs

- ✓ Une entreprise familiale en expansion
- ✓ Une équipe dynamique et polyvalente
- ✓ Un service local et personnalisé de bout en bout
- ✓ Un souci de professionnalisme et de qualité sans égal
- ✓ Une large gamme de domaines de spécialité
- ✓ Une concentration anglais-français / français-anglais

Traduction | Révision | Adaptation

www.soludoc.com

Seules les candidatures fondées sur une expérience de plus de 10 ans sont prises en considération.

○ Nouveautés livres

Anouk Jaccarini, Barbara McClintock, Elisabeth Wörle, Solange Lapierre

Canada-Québec

ASSELIN, Christiane, *Les fameuses recettes de grammaire et délices littéraires, humoristiques et poétiques, avec la participation spéciale de Francis Pelletier [et al.]. Éditions RDL, Saint-Eustache, 2007, 160 p., ISBN 9782920926080*



Il s'agit ici d'un livre-concept dont l'efficacité a été éprouvée dans un milieu où la langue est plus souvent percée que « priorisée ». Cette grammaire a été conçue pour répondre à un besoin : développer une méthode efficace pour permettre à des raccrocheurs d'aimer le français et d'écrire sans fautes.

DUBUC, Robert, *Au plaisir des mots*, Linguatex, Montréal, 2008, 208 p., ISBN 978292034252



Recueil de quelque 130 chroniques publiées de 1997 à 2007, chroniques motivées surtout par le plaisir des mots, suscitées par des événements de la vie quotidienne, des erreurs entendues ou lues dans les médias et des consultations de lecteurs.

FLOTOW, Luise von and Reinhard M. NISCHIK, eds., *Translating Canada*, contributors, Georgiana Banita et al., Univ. of Ottawa Press, 2007, 340 pp., ISSN 0776606611

Focusing on German translations, *Translating Canada* examines cultural materials exported by Canada. It considers the motivations of particular translators and the reception by German reviewers of works of Canadian writers. The book maps a number of significant roles that translation assumes in the intercultural negotiation of national images and values.

GENDRON, Jean-Denis, *D'où vient l'accent des Québécois? Et celui des Parisiens? Essai sur l'origine des accents. Contribution à l'histoire de la prononciation du français moderne*, Presses de l'Université Laval, ISBN 9782763786155, 2007



Louangé au XVII^e et XVIII^e siècles, vilipendé au XIX^e siècle, l'accent québécois fait problème. Problème qui n'est rien d'autre que le puissant révélateur d'une situation linguistique laissée sous le boisseau... Apparaissent au jour des pratiques langagières inédites, résultat d'un ensemble exceptionnel d'événements culturels et politiques.

MERKLE, Denise, KOUSTAS, Jane, SIMON, Sherry and Glen NICHOLS, *Translating from the margins / Traduire depuis les marges*, introduction by Sherry Simon, Éditions Nota bene, Québec, 2008, 413 p.

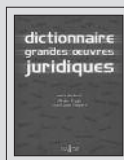
Un essai majeur de Sherry Simon ouvre le livre. Denise Merkle est professeure au département de traduction et des langues à l'Université de Moncton.

Droit – Économie – Politique

ANDRIANTSIMBAZOVINA, Joël, GAUDIN, Hélène, MARGUÉNAUD, Jean-Pierre, RIALS, Stéphane et Frédéric SUDRE, *Dictionnaire des droits de l'homme*, ISBN 9782130570240, Collection Quadrige dicos poche, PUF, 2008

Rédigés par 185 auteurs aux compétences diverses, ces 274 articles sont sans équivalent dans la langue française. Cet ouvrage se veut un point de rencontre de la réflexion théorique, juridique et philosophique, pour comprendre et approfondir les multiples questions des droits de l'homme.

CAYLA, Olivier, *Dictionnaire des grandes œuvres juridiques*, Dalloz, 2008, 640 p., ISBN 9782247048960



Ce dictionnaire cherche à offrir des repères en présentant une analyse des œuvres fondamentales de la pensée juridique. Il présente les principaux travaux qui relèvent de traditions juridiques plurielles. On a fait appel, pour la rédaction des entrées, à de grands spécialistes des sciences sociales et des disciplines juridiques proprement dites.

CHAUTARD, Sophie, *Dictionnaire de géopolitique, Study*, 2008, 288 p., ISBN 9782759002412

La géopolitique permet de mieux comprendre la complexité du monde actuel. L'ouvrage comprend cinq parties : Qu'est-ce que la géopolitique? Quel est l'impact de la géographie physique? Quelles sont les principales données concernant les populations? Quelques cas géopolitiques précis et Quelles sont les différentes composantes des relations internationales?

JACQUILLAT, Bertrand, *Les 100 mots de la finance, Que sais-je?, PUF, 128 p., n° 3736, ISBN 9782130570134, Paris, 2007*

En 100 mots, regroupés en sept chapitres conçus comme une histoire de la finance, cet ouvrage décrit les institutions, les techniques, les pratiques et les conceptions de la finance contemporaine.

English Writing and Grammar

KOHL, John, *The Global English Style Guide : Writing Clear, Translatable Documentation for a Global Market*, SAS Press, ISBN 9781599946573



This example-driven guide illustrates how much communicators can do to make written texts more suitable for a global audience. Documents that conform to Global English guidelines are easier for non-native speakers of English to read and comprehend, as well as easier to translate. This text is intended for communicators of technical information.

Langue française

BOGAARDS, Paul, *On ne parle pas français – La langue française face à l'anglais*, Duculot, 2008, 207 p., ISBN 9782801114179

Le français se porte à merveille, selon l'auteur, qui étudie l'influence que l'anglais a exercée sur la langue française, surtout après 1950. Il examine les domaines de la langue les plus touchés et montre que, même pour le vocabulaire, qui porte le plus de traces de l'influence anglaise, le français n'est pas menacé.

FAYOL, Michel et Jean-Pierre JAFFRÉ, *Orthographe*, PUF, coll. Apprendre, 2008, 240 p., ISBN 978213055939

Quelle orthographe souhaitons-nous pour demain? Les auteurs éclairent cette question complexe – notre orthographe est l'une des plus difficiles au monde – en présentant une synthèse très accessible de recherches qui, elles, le sont moins.

REY-DEBOVE, Josette et Alain REY (dir.), *Le nouveau Petit Robert de la langue française 2009, dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française remanié et amplifié*, Le Robert, Paris, 2008, ISBN 9782849023860

Présente 60 000 mots et 300 000 sens, 41 000 citations provenant de la littérature, de la presse, du cinéma et de chansons, l'histoire des mots, les synonymes, les contraires et les homonymes, ainsi que la prononciation notée en alphabet phonétique.

Langues diverses

ROULON, P., *Dictionnaire gbaya-français (République Centrafricaine)*, suivi d'un dictionnaire des noms propres et d'un index français-gbaya, Karthala, 2008, 694 p., ISBN 9782845869769

Le gbaya, qui appartient au grand groupe linguistique Gbaya-MandjaNgbaka, est parlé par 500 000 personnes et s'étend sur trois pays d'Afrique centrale : la République démocratique du Congo, la République Centrafricaine et le Cameroun. Les Gbaya sont des chasseurs-cueilleurs-cultivateurs.

Sites Internet / Web Sites

Association des traducteurs littéraires de France (ATLF)

www.atlf.org/?lang=fr

Objectif : Promouvoir la qualité de la profession et défendre les droits des traducteurs.

British Centre for Literary Translation

www1.uea.ac.uk/cm/home/schools/hum/lit/bclt

The Centre provides support and continuing professional development for literary translators at all stages of their careers and stimulates public awareness and interest in literary translation.

Centre des ressources de l'espagnol

www.cre.umontreal.ca/categories/Enlacesdeinteres.html

Site abrité par l'Université de Montréal et dépendant de l'Espagne. Une foule de ressources y sont disponibles et l'accueil en personne est chaleureux...

Discurso

<http://discurso.wordpress.com/recursos/>

Site en espagnol annonçant un grand nombre d'activités, de publications, d'offres d'emploi, de recherches susceptibles d'intéresser linguistes, traducteurs, professeurs d'espagnol, axé sur l'Amérique latine.

Infoling

<http://elies.rediris.es/infoling/>

Site en espagnol de même type que Discurso, mais axé sur l'Espagne.

Techniques

DE NANTEUIL, P.-L., *Dictionnaire encyclopédique du son*, Dunod, 2008, 580 p., ISBN 9782100059799

Rédigé par un collectif de professionnels, ce dictionnaire couvre toutes les disciplines des techniques du son. Dans plus de 2 500 articles et dossiers, les définitions sont illustrées de schémas et de photographies. Elles sont enrichies d'un système d'indexation qui renvoie vers les articles complémentaires, ce qui permet de poursuivre la recherche.

HERNANDEZ, M., *Dictionnaire pratique d'esthétique cosmétique*, Maloine, 2008, 224 p., ISBN 9782224030063

Abondamment illustré, ce dictionnaire s'adresse aussi bien aux étudiants et aux professionnels qu'au grand public intéressé par les thématiques de la beauté et de l'esthétique. L'approche encyclopédique adoptée touche aussi bien la cosmétologie et la dermatologie que la phytothérapie et la biologie.

KOLLER, Emilian, *Dictionnaire encyclopédique des sciences des matériaux*, Dunod, 2008, 660 p., ISBN 9782100512164

Avec plus de 900 entrées illustrées de nombreux schémas, ce dictionnaire rassemble les termes essentiels utilisés en sciences des matériaux : compositions, structures et caractéristiques générales ainsi que procédés de fabrication, de transformation et de mise en forme.

Traductologie

BOCQUET, Claude, *La traduction juridique – Fondement et méthode*, De Boeck, 2008, 122 p., ISBN 978280415928



Cet ouvrage propose un aperçu du domaine de la traduction juridique, explique les conséquences de la diversité linguistique et juridique sur le travail du traducteur et précise comment la traduction juridique se pratique dans divers pays et organismes. L'auteur s'appuie sur des exemples issus de plusieurs systèmes juridiques.

DIAMENT, Nic, GIBELLO, Corinne, KIEFFÉ, Laurence, THOUVENIN, Catherine et al., *Traduire les livres pour la jeunesse : enjeux et spécificités*, Hachette, 2008, 231 p., ISBN 9782012017672



Cet ouvrage, qui rend compte du colloque tenu à la BnF en 2007, permet de découvrir la nature et la portée des traductions pour la jeunesse. Les points de vue croisés d'universitaires, d'éditeurs et de traducteurs apportent un éclairage nouveau. Pour qui et pourquoi traduit-on?

DURIS, Pascal (dir.), *Traduire la science – Hier et aujourd'hui, Mai-son des sciences de l'homme d'Aquitaine*, 2008, 231 p., ISBN 9782858923526

Les contributions d'historiens des sciences et de chercheurs réunies ici éclairent sur la façon dont s'opérait dans le passé le travail de traduction dans le champ scientifique. Il en ressort que les traducteurs savaient se faire tour à tour commentateurs, glossateurs, illustrateurs, vulgarisateurs... Et aujourd'hui, tout en franglais?

LAVAU, Jean-Marc et Adriana SERBAN, *La traduction audiovisuelle – Approche interdisciplinaire du sous-titrage*, De Boeck, 2008, 162 p., ISBN 9782804159290

L'ouvrage retrace l'historique du sous-titrage et explique les étapes qui mènent de la création des sous-titres à leur réception, en confrontant le point de vue de spécialistes de la linguistique, de la traduction, du cinéma et de l'audiovisuel, des études culturelles et de la psychologie.

Les renseignements ci-dessus proviennent en bonne partie des sites Web des éditeurs. S'y référer pour plus de détails.

Célébrations

TTR célèbre ses vingt ans avec un numéro sur le texte et ses transformations. Lors de la publication du premier numéro, Jean-Marc Gouanvic, cofondateur de la revue avec Robert Larose, avait exprimé le désir que s'ouvre un débat permanent sur la problématique culturelle en traduction. Dans l'introduction du présent numéro, Annick Chapelaine confirme que tous les articles parus jusqu'à maintenant se sont inscrits dans cette voie. Ce vingtième anniversaire ne manquera pas de nourrir notre réflexion traductologique avec des titres comme « "I believe that my two tongues love each other cela ne m'étonnerait pas" : Self-Translation and the Construction of Sexual Identity » ; « Perspectives transhistoriques » ; « La traduction des catéchismes et la conquête spirituelle dans la Province de Venezuela » ; et « Acts of Passage : Women Writing Translation in Canada ».

Autre célébration, celle des quarante ans de *L'Actualité langagière*, qui fête en nous transportant dans le temps. Jean Delisle nous fait découvrir l'évolution de cette revue, deuxième en longévité après la quinquagénaire *Meta*. L'article « L'évolution de la méthodologie : périple dans le temps » reprend une conférence donnée par Monique Boileau au congrès 2007 de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec. L'auteure retrace le long chemin parcouru par le terminologue « australopithecus » devenu « modernicus » et décrit les changements méthodologiques qui ont accompagné sa mutation. Frances Peck et Frédélin Leroux fils nous parlent de l'évolution de l'usage en anglais et en français au cours des quarante dernières années, quatre décennies au cours desquelles la technologie a fait des pas de géant, ce qui amène André Guyon à nous brosser un tableau de la révolution que les outils modernes de travail ont accomplie dans l'univers des langagiers. Les sujets d'actualité n'ont cependant pas été négligés dans ce

numéro. En effet, Jacques Desrosiers traite du verbe « quitter » employé dans sa forme absolue, tandis qu'André Racicot nous explique l'influence de la langue turque sur le français d'aujourd'hui. Irma Nunan nous parle du vocabulaire espagnol de l'innocuité des aliments. Et comme l'esprit est à la fête, Katherine Barber a trouvé une façon de bien nous amuser avec un jeu-questionnaire qui teste notre connaissance de la bonne orthographe de vingt mots en anglais canadien.

Les États-Unis sous la loupe

Le numéro 2-3 2008 de *Hieronymus* s'intéresse aux États-Unis. Un premier article nous renseigne sur les étapes qui ont mené à la constitution des États-Unis et nous fait part de ses principes fondateurs. Un deuxième article nous explique la terminologie électorale étatsunienne, encore bien présente à notre esprit depuis les dernières élections. Nous y apprenons, par exemple, ce qu'est un *lame duck*, un *favorite son*, un *blue state* et un *red state*. Sur une note humoristique, Patricia Staehelein-Golding, une New-Yorkaise, compare la vie à l'américaine à la vie à l'européenne qu'elle tente d'apprivoiser depuis vingt-cinq ans à Genève. De retour aux choses sérieuses, Véronique Sauron réfléchit aux concepts de droit américains qui s'imprègnent dans la terminologie francophone et s'interroge sur leur influence réelle dans le domaine juridique. Jiri Stejskal, président de l'American Translators Association, brosse un tableau de cette association (exigences relatives à l'adhésion, etc.), de ses buts et objectifs et de ses programmes, notamment la promotion de l'étude des langues étrangères, une matière qui n'est pas prise en compte dans les écoles car, selon la croyance populaire, « le seul débouché qu'elle offre est l'enseignement ».

Le numéro précédent portait sur les tarifs, notamment sur les tendances concernant la rémunération des travaux de traduction et de termi-

nologie, parmi lesquelles l'établissement d'un prix basé sur le degré d'analogie des segments analysés avec une mémoire de traduction. Il y était également question de propriété intellectuelle des données traduites.

Ballon rond et nouvelles revues

Football, fouteux, fouteuses, supporteurs, supportrices et supporteurs. Dans la lettre d'information du *Canal académie*, Jean Pruvost, professeur à l'Université de Cergy-Pontoise, dont il est vice-président et où il enseigne la linguistique et notamment la lexicologie et la lexicographie, met les points sur les i de la terminologie du ballon rond. Il affirme : « Si le supporter est anglais, il est d'abord latin, construit à partir du verbe *supportare*, soutenir, porter de bas en haut. C'est en 1934 que naît le féminin, la supportrice, dont on n'a jamais à se plaindre, alors que certains supporteurs sont difficiles à supporter. » Un site à ajouter à notre marque-page : www.canalacademie.com/Football-et-Supporteur.html

Du nouveau en ligne : **Alternative francophone** de l'Université d'Alberta (<http://ejournals.library.ualberta.ca/index.php/af/issue/current>). Le vol. 1, n° 1 (2008) se présente sous le thème « La traduction verticale ou horizontale? Entre langues et cultures en mode mineur ». Le nouveau magazine se donne comme but d'enrichir la réflexion des spécialistes en traductologie, en traduction littéraire, en études littéraires et en linguistique.

Autre nouvelle revue : **MTM** (www.mtmjournal.gr). Cette revue s'intéressera à la traduction des langues majoritaires vers les minoritaires et vice-versa, ainsi qu'à la traduction d'une langue minoritaire à une autre langue minoritaire. Le premier numéro paraîtra en novembre 2009.

Environnement et brevets internationaux

Le vol. XXXVII, n° 6 de *l'ATA Chronicle* nous offre un dossier sur la traduction dans le domaine de l'environnement, un marché en forte

croissance compte tenu de la mondialisation. Les politiques et règlements environnementaux constituent une source importante de travail. Une page entière est consacrée à des adresses de clients potentiels et à des liens vers des ressources dont, par exemple, des lexiques. Un autre article fort intéressant nous éclaire sur la traduction des brevets internationaux. La chronique *Business Smarts* nous met en garde contre certaines clauses que nous risquons de regretter d'avoir incluses dans un contrat. Dans la même veine, le numéro 7 porte sur la façon de travailler efficacement avec les agences et sur la fidélisation des clients. Dans le numéro 10, Jamie M. Lucero nous donne de nombreuses astuces sur la traduction des documents PDF. L'auteur soulève la question « Are PDFs worth it? » Naomi J. Sudcliffe de Moraes, quant à elle, nous parle d'un outil que les traducteurs semblent avoir tendance à négliger de plus en plus avec l'avènement des mémoires de traduction et des dictionnaires en ligne, les références monolingues. Elle explique qu'il faut tout d'abord ne pas hésiter à les demander au client, et nous dit où et comment les trouver lorsque ce dernier ne peut pas en fournir. Son article se poursuit dans le numéro suivant, où les travailleurs autonomes trouveront maintes idées en vue d'améliorer leurs pratiques commerciales.

The Linguist, vol. 74, n° 4, revient sur les Jeux olympiques de Beijing et l'éradication du chinglish. De « take notice of the safe : the slippery are very crafty » à « mixed elbows with mud garlic », la tâche était titanesque. Quelques pages plus loin, Andrew Diaz nous raconte sa vie quotidienne palpitante d'interprète travaillant par téléphone et « Joe Small » énonce les huit règles d'écriture d'un texte à la portée de tous. Peter Newmark continue de jeter des ponts entre théorie et pratique en nous parlant de l'attrait de l'intraduisible et de la nécessité de trouver la bonne solution. Il étaye ses propos d'exemples tirés de traductions de poèmes de Mallarmé.

Brigitte Charest, trad. a.

G. M. de Rochmondet : Madame X de la traduction

Fuyante sous le regard de l'historien, M^{me} G. M. de Rochmondet se révèle pertinente par ses analyses traductologiques mais ne laisse sa marque dans l'histoire de la traduction que pour s'évanouir.

Par **Benoit Léger**
et **Alice Massot**

Au moment de la révolution de juillet (1830), une certaine « M^{me} G. M.*** de Rochmondet » publie ses *Études sur la traduction de l'anglais*¹, une anthologie de vingt textes traduits et commentés, précédée d'une introduction sur la nouvelle manière de traduire et sur l'histoire de la langue anglaise. Bien de son époque, le travail est de nature révolutionnaire, tant par son contenu que par sa pensée sur la traduction. On ignore tout de celle qui publie à compte d'auteur et se présente comme une femme qui aurait enseigné l'anglais et la traduction. Les textes et la préface tracent le portrait d'une protestante (orléaniste ? immigrée revenue en France ?) que ses goûts portent vers la littérature morale et allégorique, peut-être affiliée au pays de Calvin². Pseudonyme ? Peu probable – les nombreux manuels d'anglais de l'époque sont clairement attribués à leurs auteurs. Les analyses laissent deviner une érudition supérieure et sa connaissance d'ouvrages portant sur la traduction (Delille, Condillac, Batteux, La Harpe...) démontre une réflexion approfondie sur le rôle de la traduction littéraire.

Une pédagogie ambiguë

La langue choisie et le corpus font des *Études* un travail d'exception. Plutôt que d'analyser des modèles gréco-latins, les *Études* proposent vingt textes du XVIII^e siècle, tirés de grands prosateurs du siècle : Sterne, Goldsmith, Swift, Fielding, Chesterfield... S'il y a une unité linguistique et formelle dans ces *Études*, on peut s'interroger sur leur unité théma-

tique. Dans son introduction, l'auteure, qui affirme que l'élégance du style se retrouve surtout chez les « écrivains sacrés », semble glisser une prise de position religieuse. Sous couvert de pédagogie, les *Études* offriraient donc une anthologie de textes protestants, à connotation moraliste, même si Fielding et Swift ne sont pas des modèles de la prose morale et que la machiavélique lettre de Lord Chesterfield est quant à elle un parfait exemple de cynisme.

Entre belles infidèles et traduction romantique

Les *Études* paraissent à un moment où la poétique traductionnelle française se modifie, alors que les belles infidèles de l'Ancien Régime tombent en disgrâce. La poétique traductionnelle romantique, qui est en partie celle de notre auteure, est ambiguë : on dénonce les paraphrases ainsi que les belles infidèles, on rejette la version trop littérale, pour du même coup valoriser l'imitation ou l'union entre le traducteur et « son » auteur. La traduction de *Paradise Lost* par Chateaubriand (1836) constitue probablement l'exemple le plus illustre de la nouvelle manière de traduire. Ce souci d'exactitude associé à la fusion romantique avec l'auteur traduit est un apport du XIX^e siècle qui se manifeste chez Rochmondet.

Peu importe que Rochmondet ait disparu de l'Histoire, les *Études* tracent le portrait d'une traductologue avant la lettre. Bien plus qu'un manuel de traduction, les *Études* font songer à une thèse ou du moins à un ouvrage longuement mûri. Leur intérêt est à la fois historique, linguistique et thématique, mais Rochmondet s'impose



aussi sur le plan théorique en procédant à l'analyse raisonnée de ses choix de traduction, appuyée non seulement sur l'exégèse du texte et l'explicitation du fonctionnement de l'anglais, mais aussi sur la compréhension des règles imposées par la culture d'arrivée.

Si l'ouvrage témoigne de l'évolution romantique de la traduction, il

prend aussi des allures de manifeste pour une pratique professionnelle : « La traduction est trop négligée en général, ou faite trop légèrement », avec un souci pédagogique : « elle est non seulement nécessaire pour avoir une idée précise de l'esprit et des termes de la langue qu'on étudie, c'est encore le meilleur moyen de s'habituer à écrire correctement,

c'est-à-dire à se rendre compte de sens précis des mots, et de leur juste emploi dans le discours ».

Rochmondet tente de concilier la traduction littérale et les exigences d'exactitude, qu'elle oppose aux imitations. L'auteure dispose chaque traduction en regard du texte anglais puis présente les difficultés du passage et, surtout, justifie ses choix. Elle propose alors la traduction littérale (à éviter) pour ensuite justifier son choix en ayant recours à « l'idéologie » française, à la manière d'écrire. Les commentaires rappellent à la fois les protocoles de verbalisation et l'enseignement de la traduction. Son projet de traduction exacte et commentée est clair; les nombreuses explications et les versions littérales permettent au lecteur de comprendre les modifications apportées. Dans l'ensemble, Rochmondet est d'une exactitude inédite en 1830.

Un nouveau souci scientifique

Les *Études* se caractérisent aussi par un souci scientifique réservé jusque-là à la traduction des auteurs grecs ou latins. L'introduction explique l'évolution de la langue anglaise et fait appel aux travaux de nombreux historiens et linguistes. L'abondance de références montre que la pratique de la traduction change, l'auteure s'appuyant sur des sources britanniques pour justifier son interprétation.

La nature même du travail de Rochmondet rend impossible de classer ses *Études*. Presque tous les textes ont fait l'objet d'une traduction antérieure mais, au lieu de les critiquer, la pédagogie suggère une

manière de surmonter un problème. Voilà aussi un aspect original de son travail. Alors que les critiques du XVIII^e siècle *attaquaient* les traducteurs au nom du bon goût et de la langue, Rochmondet propose une traduction. Du point de vue pédagogique, l'effort est plus convaincant que la méthode prônée dans les manuels d'anglais de l'époque, qui se contentent d'une traduction interlinéaire parfois accentuée. Les *Études* transmettent ainsi, comme un manuel de stylistique différentielle, un peu du génie de chaque langue.

Les traducteurs « professionnels » du XIX^e siècle s'effaceront de plus en plus au profit de l'auteur et du préfacier critique. À une époque où une pratique plus éthique et parfois plus professionnelle remplace peu à peu celle des littérateurs, Rochmondet nous montre cette évolution : dans les *Études*, la voix de la traductrice est omniprésente, mais anonyme.

1. *Études sur la traduction de l'anglais, or Lessons on the French translation*, par M^{me} G. M.*** de Rochmondet, Paris, « L'Auteur, rue Joubert, n° 7, A. et W. Galignani, rue Vivienne, n° 18, Baudry, Libraire, rue du Coq Saint-Honoré ». Le libraire Galignani se spécialisait dans les littératures étrangères. Dans la seule réédition (en 1837), on précise que l'ouvrage a été « adopté pour l'enseignement universitaire par décision du conseil royal de l'instruction publique ». En 1857, Jules Bué, professeur à Oxford, publie ses *Exercices on Translation from English into French*, qui reproduisent intégralement les commentaires de Rochmondet sur la traduction en général et incluent plusieurs de ses textes, sans nulle mention de son nom.
2. Il a existé un régiment de Rochmondet ou Rochemondet en Suisse. Ce nom est aussi attribué à une famille de la Côte vaudoise.

Andrée Francoeur, interprète de conférence, 1930-2008



Issue d'une famille très québécoise, née à Montréal, Andrée Francoeur s'est distinguée comme interprète de conférence, membre de l'Association internationale des interprètes de conférence (AIIC). Elle a été la première interprète *free-lance* (pigiste) au Canada. Sa carrière l'a amenée à sillonner tout le pays et à faire de nombreux voyages en Europe et en Extrême-Orient.

Elle a aussi été la première à interpréter en direct, à Radio-Canada, le compte-rendu du lancement de fusées avec astronautes au Cap Canaveral de l'époque, Cape Kennedy aujourd'hui. Avec sa grande beauté, sa vive intelligence, sa volonté de fer et son caractère attachant, cette jeune Montréalaise (forcément assise sur deux langues, le français et l'anglais) était faite pour s'intégrer à une nouvelle profession naissante : celle de l'interprétation de conférence qui desservait la kyrielle grandissante de réunions bilingues et internationales. Après des études au Collège Marie de France à Montréal, et une très brève carrière de mannequin, Andrée s'était dirigée vers l'École d'interprètes de Genève et y réussissait son diplôme en un an.

De retour chez elle dans les années 1950, Andrée poursuivait ses études à l'Université de Montréal. Sous l'aile du professeur Jean-Paul Vinay, elle complétait sa thèse de maîtrise (*summa cum laude*) sur le vocabulaire anglais-français des instruments de musique (illustrée de ses propres dessins). En même temps, elle faisait ses premiers pas dans les nouvelles cabines de simultanéité qui se répandaient au pays et se taillaient une réputation dans le monde syndical (sections locales et congrès nationaux de la FTQ — Fédération des travailleurs du Québec — et CTC — Congrès du travail du Canada) ainsi que parmi le nombre croissant de congrès scientifiques et médicaux, nationaux et internationaux. Elle était aussi régulièrement engagée par des services permanents d'interprétation, dont celui du gouvernement du Canada.

Andrée était une excellente femme d'affaires ; elle a été la première au Canada à organiser des équipes d'interprètes et à négocier avec les clients qui avaient besoin de services d'interprétation de conférence. Les années 1960, 1970 et 1980 étaient une époque passionnante dans un monde en ébullition — avant que n'apparaissent les préoccupations environnementales que nous connaissons aujourd'hui. Les salles d'hôtel d'alors devenaient trop petites pour accueillir 2000, 3000 congressistes, c'était bientôt la naissance des Palais de congrès. Parallèlement, dans le cadre de notre association professionnelle, l'AIIC, nous établissions nos normes et élaborions des conditions de travail honorables : horaires, équipes, cabines, frais de voyage... nous nous préoccupions de définir la qualité professionnelle de nos prestations — toujours difficile à atteindre comme nous continuons à le voir.

Tout en restant célibataire, Andrée Francoeur a eu une belle vie, « ... longue, intéressante, riche en rencontres intellectuelles et humaines, vécue dans l'ensemble sans trop d'angoisses, entourée de l'affection de sa famille de sang et de sa famille professionnelle », de dire une collègue, Simone Trenner.

Thérèse Romer, interprète de conférence et collègue

Le Web 2.0 au Québec, quels termes choisir ?

Certains surfent sur le Net, d'autres naviguent sur la Toile. Parfois, on chatte, parfois on clavarde; on aime le podcasting ou on préfère la baladodiffusion. Comment s'y retrouver ? Tout dépend de la région du monde où l'on habite.

Par Julie Thibault

Dans le domaine des technologies de l'information, notamment du Web, les mots à la mode sont trop souvent empruntés à nos voisins du Sud. L'histoire de l'informatique s'est écrite aux États-Unis dans une langue sans accents grammaticaux, facile à coder, à une vitesse que les linguistes ont peine à suivre. Moins de vingt ans après la démocratisation d'Internet, on assiste à une révolution appelée Web 2.0, et déjà les experts parlent du Web 3.0, ce qui témoigne de l'évolution rapide des nouvelles technologies. À cette vitesse, les néologismes français ont du mal à se frayer un chemin dans la langue de Molière. Peu d'articles sur le Web 2.0 sont rédigés en français, surtout au Québec, et s'il en existe, ce sont souvent des textes traduits qui empruntent le terme d'origine à la langue source. Malgré tout, le Québec se distingue en matière d'aménagement linguistique et rayonne dans la francophonie.

On se rend compte d'emblée que les dictionnaires français répertorient les termes empruntés. Alors, doit-on privilégier ces termes ou choisir les néologismes recommandés soit par l'Office québécois de la langue française (OQLF), soit par la Commission générale de terminologie et de néologie (CGTN) de la Délégation générale à la langue française et aux langues de France ? Voyons quelques exemples pivots du Web 2.0.

Chatter ou clavarder

Dans le Web 2.0, les internautes ne font pas que « consommer » de l'information; ils en produisent. Ils commentent une nouvelle directement sur

le Web, puis *chattent* (ou *clavardent*) à ce sujet avec leurs concitoyens de la Toile par messages électroniques instantanés.

Aux prises avec le terme « chat », le traducteur québécois consultant *Le nouveau Petit Robert 2009* constatera qu'il s'agit du « mot anglais pour bavardage » et que, dans certaines régions de la francophonie, on a recours au mot « clavardage ». Il remarquera également que la recommandation officielle de la CGTN est « dialogue en ligne ». En lisant *Le Petit Larousse illustré 2009* toutefois, il apprendra que le terme « clavardage » est utilisé au Québec et que le terme officiel est « cassettes ». Dans les faits, en 1999, la CGTN préconisait « cassettes » mais, depuis 2006, elle recommande « dialogue en ligne ». *Le grand dictionnaire terminologique* de l'OQLF, pour sa part, privilégie le terme « clavardage » adopté par bon nombre d'utilisateurs québécois et de la francophonie. Il rejette les termes « cassettes » et « dialogue en ligne ».

Blog ou blogue

Une nouvelle forme de communication a vu le jour avec le Web 2.0 : le « blogue ». Dans un « blogue », qu'on écrit parfois « blog », un internaute publie des articles que d'autres commentent. Là encore, l'usage du terme varie. En France et en Belgique, on préfère l'emprunt à l'anglais *blog*, tandis qu'au Québec, on choisit « blogue ».

Une fois de plus, les ouvrages de référence divergent d'opinion. Ainsi, en cherchant dans *Le Petit Larousse illustré 2009*, on s'aperçoit que sous l'entrée « blog » figure la graphie « blogue », sans explication mentionnant qu'elle est propre au Québec. Il

faut noter que *Le nouveau Petit Robert 2009* privilégie également l'orthographe « blog ». Ce dictionnaire ajoute toutefois qu'il s'agit d'un anglicisme et que « blogue » est accepté. En outre, il présente les mots dérivés « blogosphère » et « bloguer » et fait mention des termes « blogueur » et « blogueuse ». L'OQLF est en désaccord sur l'entrée principale : « blog » fait partie de la liste des graphies non retenues, tandis que le terme « blogue » est privilégié. Il faut dire qu'au Québec, on francise.

Podcasting ou baladodiffusion

Le Web 2.0 fait naître de nouvelles fonctionnalités comme le *podcast*, c'est-à-dire la baladodiffusion. Grâce à elle, l'internaute a accès à une forme de radio à la demande.

Encore une fois, la confusion règne dans la documentation. On constate ainsi que *Le nouveau Petit Robert 2009* présente le terme « baladodiffusion » comme un mot-valise rare, mais courant au Canada, et renvoie à l'anglicisme « podcast ». Il va même jusqu'à définir le verbe « podcaster ». On retrouve dans *Le Petit Larousse illustré 2009* le terme « podcast » et son dérivé « podcasting ». En revanche, il n'est pas mentionné qu'il s'agit d'un anglicisme. On explique plutôt que le terme est issu de l'anglais. *Le Petit Larousse* ajoute qu'au Québec, il est préférable d'utiliser « baladodiffusion ». La recommandation officielle est cependant « diffusion par baladeur ». De nouveau, l'OQLF se distingue et conseille les termes « baladodiffusion » et « balado », ou « fichier balado », pour traduire « podcasting » et « podcast ». Il préconise d'éviter les anglicismes proposés par le *Petit Robert* et le *Petit Larousse*.

Emprunter ou créer ?

Dans un domaine dominé par l'anglais, est-il préférable d'emprunter le terme à la langue source ou de créer un néologisme ? Examinons ce que les éditeurs du *Petit Larousse* pensent de la question.

Dans la préface du *Petit Larousse 2009*, les éditeurs expliquent qu'aucun « mot consacré par l'usage » ne doit être omis et ajoutent : « Nous privilégions l'usage, lorsqu'il est avéré. Un mot, une façon de dire, un emploi nouveau ont leur place dans le *Petit Larousse*, lorsqu'ils sont utilisés de façon récurrente [...] ».

Prenons l'exemple du terme « courriel » et suivons son évolution dans le dictionnaire. Notons qu'en 2003 déjà, la CGTN recommandait « courriel » pour « courrier électronique » et « message électronique » et expliquait que « mél » ne pouvait être employé comme substantif. Dans *Le Petit Larousse illustré 2004*, on lisait sous l'entrée « courriel » qu'il s'agissait de l'abréviation québécoise de « courrier électronique ». Cette année-là, « e-mail » était considéré comme un anglicisme; la recommandation officielle était « mél », pour « messagerie électronique ». Or, dans *Le Petit Larousse illustré 2009*, le terme « courriel » n'est plus réservé au Québec et doit remplacer les termes « e-mail » et « mél ».

Il appert donc que le Québec est un modèle à suivre en matière d'intervention linguistique et d'aménagement de la langue. Les néologismes français sont adoptés plus rapidement qu'en France, par exemple. De plus, les recommandations de l'OQLF sont suivies dans toute la francophonie, ce qui n'est pas peu dire.

Le contrat de service professionnel

Le contrat de service, qu'on appelle aussi « contrat type¹ », n'est pas encore très utilisé par les langagiers. Pourtant, il comporte des avantages indéniables.

Quand un traducteur accepte un mandat d'un donneur d'ouvrage, que ce soit au téléphone ou par un échange de courriels, il vient de conclure un contrat de service, même si aucun document n'a été signé. Les deux parties se sont entendues sur l'objet du contrat, par exemple la traduction en français d'un texte donné, et ont convenu d'un tarif. Elles ont sûrement prévu une date de livraison. Même si cette entente est verbale, elle constitue juridiquement un contrat de service.

Il est très possible que les relations entre le donneur d'ouvrage et le langagier se soient établies et consolidées au fil des ans, et que la confiance qui règne entre les deux parties soit telle que l'établissement des conditions de l'exécution du travail et du paiement des honoraires soit une simple formalité. Le contrat en bonne et due forme n'aurait que peu d'utilité, en apparence du moins.

Car le problème principal lorsqu'on se contente d'une entente verbale, c'est qu'il est difficile de faire la preuve qu'on a bien négocié telle ou telle condition. L'échange de courriels peut faire office de contrat, mais comment peut-on s'assurer que l'ensemble des conditions de l'entente ont été établies à la satisfaction des deux parties? En cas de mésentente, le langagier est souvent mal outillé pour faire valoir ses prétentions.

Le contrat de service n'a besoin d'être ni long, ni compliqué. Le rédacteur doit simplement prendre soin d'examiner les conditions qui s'y appliquent. Le langagier doit être conscient que le contrat est particulièrement indiqué dans le cas d'une nouvelle relation d'affaires ou si un client qu'il connaît déjà lui

propose un travail différent de celui qu'il lui confie habituellement.

Un nouveau modèle de contrat

Lors de la journée de formation qui a suivi le Congrès 2008 de l'OTTIAQ², une proposition de modèle de contrat de service³ a été présentée aux membres. Parmi les éléments importants de ce modèle : l'objet du contrat, le prix, la confidentialité, les droits d'auteur et l'autorité d'application du contrat.

Objet et conditions

Le membre agréé et son client conviennent tout d'abord de l'objet du contrat : la traduction d'un texte donné d'une langue de départ vers une langue d'arrivée. Ils évaluent le volume du texte à traduire, et ont intérêt à fixer la date de livraison ainsi que le mode de transmission du travail effectué.

Il est très important d'établir les limites du mandat confié au langagier. Le travail comprend-il la mise en forme, la mise en page, l'éditique du texte traduit ou la correction d'épreuves? Ou encore, si le donneur d'ouvrage veut faire traduire seulement une partie du texte, il faut l'établir clairement.

S'il s'engage à respecter la nature confidentielle de tout renseignement obtenu, le membre agréé ne peut être garant de la confidentialité des documents transmis de part et d'autre par Internet. Il serait prudent d'inclure cette mise en garde dans le contrat de service. Dans le même ordre d'idées, le langagier sera-t-il autorisé à sous-traiter le travail?

Par ailleurs, certains donneurs d'ouvrage exigent que les documents

transmis au traducteur soient détruits au terme du mandat. Le membre agréé doit respecter la réglementation à ce sujet⁴ et doit inclure dans son contrat de service une clause spéciale à cet effet. La propriété des droits d'auteur doit également être prévue au contrat : le langagier conserve-t-il ses droits d'auteur ou les cède-t-il à son donneur d'ouvrage?

Les honoraires sont évidemment l'élément central du contrat de service. La rémunération se calcule-t-elle selon un tarif au mot ou un tarif horaire? À moins qu'il ne s'agisse d'un montant forfaitaire? Il peut être utile d'établir le mode de facturation de tout changement à un texte, de même que les modalités de paiement (par ex. : 30 jours avec un intérêt à un taux annuel après l'échéance).

Mandats à l'étranger

De plus en plus de travaux sont effectués pour des sociétés étrangères. La prudence incitera le membre agréé à établir dans son contrat de service quelles lois s'appliqueront au contrat et quels tribunaux auront autorité pour juger des différends. Il s'en félicitera en cas de problème. Rappelons que le contrat d'assurance responsabilité professionnelle qui s'applique à l'ensemble des membres assurés ne couvre pas les poursuites entreprises par un client à l'extérieur du Canada. Le langagier aurait intérêt à convenir que les lois du Québec s'appliqueront.

Contestation des honoraires

Lorsque aucun contrat n'est établi, il peut arriver que le donneur d'ouvrage ne soit pas d'accord avec les honoraires exigés par le langagier. Il pourra alors demander à l'OTTIAQ d'entreprendre une conciliation du compte avec le langagier, qui n'a pas le droit de s'y soustraire.



Le syndicat de l'Ordre devra communiquer avec les deux parties pour tenter un rapprochement. Si la conciliation échoue, le donneur d'ouvrage pourra alors demander au Conseil d'arbitrage des comptes de trancher le litige et de fixer les honoraires. Évidemment, un contrat de service détaillé et signé pourra permettre d'éviter ce genre de confrontation, ou du moins il donnera au langagier les outils juridiques nécessaires pour défendre ses prétentions.

Un contrat adaptable

Le contrat de service professionnel proposé par l'OTTIAQ peut être adapté par chacun des langagiers en fonction de chacun de ses clients. Il peut même être conclu sur le Web. Le client sera d'autant plus satisfait si le membre agréé lui propose de signer un contrat où il pourra exprimer ses besoins et ses attentes. On évitera ainsi les surprises de part et d'autre.

Il arrive que le donneur d'ouvrage préfère utiliser son propre modèle de contrat de service. Dans un tel cas, rien n'empêche le langagier d'en négocier certains éléments et de demander des modifications.

Claude Laurent

1. Cette expression ne correspond à rien sinon à un formulaire, de nature indéterminée.
2. Louis Fortier, trad. a., a présenté ce projet de contrat.
3. www.ottiaq.org dans la section Extranet, documentation, contrats de traduction.
4. Voir *Circuit*, n° 99, p. 34.

CAREERS IN LOCALIZATION

The Friends – and Career Paths – You Never Knew You Had

By **Claudia Cieri**
and **Garry Szulewski**

Those of you who are independents may never have heard of or seen them. Those of you working in large organizations may have an inkling of them somewhere in some hidden office or cube down the hall. You may talk to them every day without realizing it. You might even be one yourself, and not know it. Yet, they are your biggest supporters. Ever wonder how your translation gets into the final product? Localizers.

Localizers get the prepared work to the translator, then get the translator's work into the final commercial product, be it software, web services, web sites, packaging, or print. Localization adapts products and services to meet the needs of international markets. At its core, localization supports translation.

Who they are

Defining who is a "Localizer" is not easy, and even though many careers lean heavily toward localization, they are not often identified as such. Localization embraces a wide range of professionals, including Computer Programmers, Marketers, Technical Writers, business or legal professionals, and many others. Wherever there is file preparation for translation, code verification, or cultural adjustments, you'll find a "Localizer."

Within different companies, the Localization professional might have different job descriptions. Professionals sharing the same title might be doing very different work, while those with very different titles might have similar responsibilities. For instance, a Localization Manager in a software development company might have responsibilities far different from a Localization Manager working for an international toy manufacturing

company. Equally, a Localization Manager in one company could be doing the same tasks as a Language Lead in another company.

Project Manager, Project Coordinator, Localization Manager, Localization Editor, Localization Reviewer, Content Manager... different companies, different responsibilities and even different titles... yet, at their core, all of these positions support the translation process. Although the tasks and responsibilities may vary – adapting code, content and imagery, testing content, quality assurance, desktop publishing, etc., or managing the teams that do these – all of these are centered on ensuring that content is appropriately translated, interpreted and adapted (whether technically or culturally) to multilingual audiences.

What they do

Using the skills of a localization professional, a company develops products and services specifically for a local market in another part of the world.

Developing content for international markets is one of the fastest growing fields in high technology. Localization professionals understand everything from the culturally specific details of time, date, addresses and currency to social taboos that need to be avoided for particular audiences. How the targeted audience receives the content is critical. The Localizer must understand the best way to deliver the intended message. Is there a proper way to address the audience? What are the constraints for particular character sets in particular formats? Does it read from left to right, or right to left? Will the translation appear garbled in its final display?

Localizers must also deal regularly with the following content elements: platform-specific localization issues, Unicode, technical specifications, international development coding requirements, character set detection and conversion, content distribution rules for each country, intercultural communication and negotiation strategies, geopolitical and legal issues – each playing a critical role in the deliverables.

Most localization management jobs are concerned with improving production cycles. This requires Localization Project Managers to have well-rounded skills, preferably including a strong background in translation and experience with translation and project management tools.

Most organizations produce far more content than they can translate. This often results in an unbalanced supply of information available to the domestic market versus that available in other languages. Technology's strength lies in improving the productivity of excellent translators. This approach includes CAT and Translation Memory tools, terminology databases, and even a little help from machine translation. No matter how large the output, once part of production, computer-assisted translation and automated translation will always need human management and editing to improve and ensure output quality. This reality creates professional opportunities for CAT and TM tool management, terminology management and content pre- and post-editing.

Localization content proofing offers more professional opportunities. You can sometimes see the Localizer acting as an editor in localization quality assurance (QA). Some of the standard tasks involved in the linguistic quality testing of a

localization project are:

- Ensuring style guide compliance in the user interface for naming conventions, menus, status bar, forms, form titles, form elements, and message wording.
- Confirming consistency between the user interface and user documentation.
- Proofreading translated objects such as the user interface and end user documentation.
- Confirming completeness, compliance to norms, use of defined terminology, spelling, and unique spelling, unique wording, formatting and layout.

Education & training

With instruction already well-developed in Europe, localization training is gaining interest in the United States. In Canada, however, the few good programs that exist are slowly being shut down because of lack of interest. Actually, this isn't a true lack of interest but more a lack of entrants resulting from a lack of awareness. Canada (especially Québec), once highly regarded for its translation industry, is ill-prepared for the coming challenges.

A lack of formal localization education results in on-the-job training. Out of necessity, employees begin developing their localization skills by applying whatever tools they can find on the web: programming libraries, Unicode tutorials, and aids from various development environments. These "mavericks" slowly climb the company ladder, gaining more responsibility and expanding their knowledge through answering the needs of their clients. They then begin to build localization teams. The localization team as a whole manages the language ser-



vice providers, coordinates internal and in-country reviews, and works with production teams. This environment is conducive to a culture of exploring, learning, and sharing localization knowledge and skills.

On-the-job training might be good for translators looking to expand their skill set; however, it denies translation students the awareness of potential career opportunities until they enter the job market. What of those students whose passion is language and culture but who are not called to be translators and subsequently quit the program?

Conclusion

There is a definite need for Localizers, and it is business and IT professionals who have expanded their skill sets and not translators who are stepping in to fill the void.

Although technology is increasingly prominent in the language industry, there will always be a need for people who love language to translate content and manage the tools and processes. Translators need to be open to the management and localization opportunities within their industry, even if only to spread the word to those who share their passion for language but not necessarily their passion for translation.

If you love the language industry but don't have the calling to become a translator, or if you are a translator with an interest in technology and project management, there are many places where you can apply your knowledge and training. An outlet for your passion is out there. Localization might be the answer.

1. We wish to thank Karin Aboud, ISO Leader at AD-COM, for her research and input.

A sampling of some localization job titles that are out there

Content Manager
 Language Coordinator
 Language Lead
 Project Manager/Senior Project Manager
 Project Coordinator
 Business Manager
 BUM (Business Unit Manager)

Localization Lead/Senior Localization Lead
 Localization Project Lead
 Localization Team Leader
 Localization Publishing Lead
 Localization Director
 Localization Operations Manager
 Production Manager – Localization
 Localization Manager/Senior Localization Manager
 Software Localization Manager
 Division Manager of Localization
 Localization Program Manager
 Vendor Program Manager, Localization
 Globalization Manager

Localization Engineer
 Software Localization Engineer
 Localization Project Specialist
 Interface Localization Specialist
 Research Engineer in Localization
 Localization Specialist
 DTP Localization Specialist
 Localization Coordinator
 Localization Test Coordinator
 Localization Analyst
 QA/Tester – Internationalization/Localization
 QA Localization Engineer
 QA Localization
 Senior Localization QA
 Localization Strategist/Senior Localization Strategist
 Localization and User Guidance Specialist
 Localization Publishing Specialist
 Localization Reviewer
 Localization Editor

...

FPG Sélect
RevenuPlus^{MC}

Un revenu
garanti à vie.

Tout le potentiel de
croissance du marché.

Vous ne perdez jamais
l'argent placé.



« N'est-il pas temps de choisir une solution de retraite renversante ? »

RENSEIGNEZ-VOUS SUR REVENUPLUS D'INVESTISSEMENTS MANUVIE.

Réal Emond

CONSEILLER EN
ÉPARGNE COLLECTIVE

Téléphone 514 252-8741

Sans frais 1 800 252-8741

Fax 514 252-9163

emondreal@micacapitalinc.com

 **Investissements Manuvie**
Avec vous, à chaque étape^{MC}

Le dépassement des limites de retrait peut avoir effet négatif sur les versements futurs. Le montant du retrait viager est disponible après le 31 décembre de l'année où le rentier atteint l'âge de 65 ans. Les versements se poursuivent jusqu'à l'échéance du contrat ou jusqu'au décès du dernier rentier. La Compagnie d'Assurance-Vie Manufacturers est le seul émetteur du contrat FPG Sélect Manuvie et le répondant des clauses de garanties contenues dans le contrat FPG Sélect, ainsi que le nom Manuvie et le logo qui l'accompagne, sont des marques de service et de commerce déposées réservées à l'usage de la Compagnie d'Assurance-Vie Manufacturers et de ses sociétés affiliées, y compris la Société Financière Manuvie. Cette annonce est payée en partie par Investissements Manuvie.